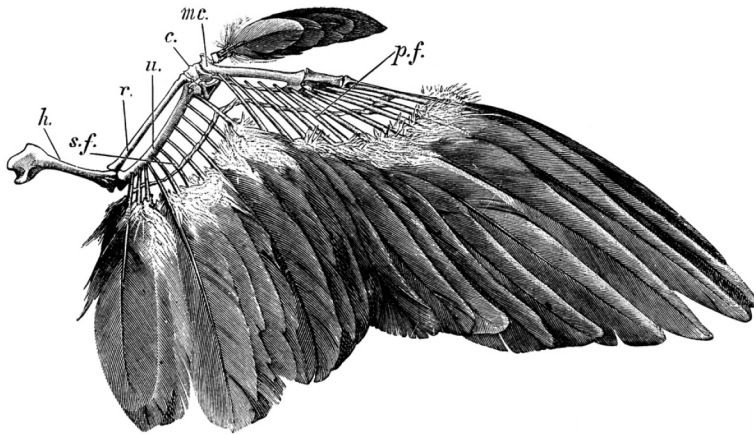


A black and white illustration of a town with a tall utility pole and many birds flying around it. The utility pole is on the left, with several cross-arms and wires. The town is in the background, with houses and a church. Birds are flying in the sky and around the utility pole. The illustration is framed by a thick black border.

# Bouts de chemin

*{Recueil de textes  
de Gabriel Pombo Da Silva}*





## Quelques mots d'introduction

Le compagnon anarchiste Gabriel Pomba Da Silva a déjà passé près de 30 ans en taule, dont une vingtaine dans différentes geôles espagnoles. Il a également affronté la palette de châtiments et de régimes d'isolement dont l'Etat dispose pour tenter de faire rentrer dans le rang celles et ceux qui ne se plient pas à ses exigences.

En effet, Gabriel fait partie de ceux pour qui l'incarcération ne signifie pas la fin de la révolte, ni des désirs de liberté. De mutineries en tentatives d'évasions dans les années 80-90, le système carcéral espagnol a été secoué par de nombreux actes individuels et collectifs de résistance et d'offensive. Pour y avoir participé, Gabriel s'est vu appliquer, comme tant d'autres, le régime FIES<sup>1</sup>, destiné à éradiquer toute velléité de rébellion.

Cependant, une forte lutte est venue répondre à la mise en place de ce système punitif et de contrôle « dernier cri »<sup>2</sup>. Menée à l'intérieur par des détenus dans des conditions de tortures quotidiennes et d'isolement extrême, elle a été appuyée à l'extérieur par de nombreuses initiatives et actions de solidarité. Au plan national comme international s'est développée la

critique en mots et en actes de la société carcérale qu'il nous faut détruire avant qu'elle ne nous détruise. Ce combat a marqué bien des vies et des esprits, comme il a démontré qu'il peut en coûter au Pouvoir de vouloir briser des individus et d'en finir avec la révolte.

En octobre 2003, Gabriel a décidé de ne pas regagner « sa » cage après un permis. Le 28 juin 2004, suite à un contrôle de police qui tourne mal et malgré une fusillade pour ne pas retomber aux mains des flics, il est arrêté en compagnie de sa sœur Begoña et des compagnons Bart de Geeter et José Fernandez Delgado, lui aussi en fuite des prisons espagnoles. Ces incarcérations et le procès qui se déroule dans la ville allemande de Aachen auront un écho international dans le mouvement anarchiste. Ce sera à nouveau l'occasion de dénoncer l'enfer carcéral et de diffuser des pratiques d'attaque du système que les prisons en tout genre contribuent à maintenir en place. Le 25 septembre 2005, José, accusé en outre de braquage, est condamné à 14 ans de prison, Gabriel à 13, Bart à 3 ans ½ et Begoña à 10 mois avec sursis.

Bart sort en 2007, José est à présent dans la prison de Rheinbach après plusieurs transferts, quant à Gabriel, il purgera sa peine à Aachen où il refusera l'obligation de travailler et devra donc rester 23 heures sur 24 en cellule. Une manière de sortir de cette autre forme d'isolement consiste à entretenir une correspondance avec des compagnonsNEs de tous horizons. Surtout, il continue à s'impliquer, par ses écrits et par des grèves de la faim, dans différentes initiatives de solidarité et d'offensive à travers le monde – contre l'enfermement et l'autorité sous toutes ses formes. La continuité, la vigueur dans l'engagement et la volonté de subvertir l'existant n'étant guère du goût des puissants, différents Etats cherchent à lui faire payer ces combats, ainsi qu'à d'autres, à l'intérieur et à l'extérieur des murs.

Le 16 janvier 2013, aux 2/3 de sa peine (selon les pratiques en vigueur en Allemagne), Gabriel est extradé vers l'Espagne qui le réclamait. Il doit y purger le reste de sa peine – dont on ignore pour l'instant la teneur, dissimulée dans les méandres bureaucratiques judiciaires, carcéraux et politiques. Sa «trajectoire particulière de prisonnier» (lire : «conflictuel») lui a déjà valu de nombreuses tracasseries, ainsi que plusieurs transferts qui rendent difficile la communication (tant la correspondance que les visites). Début avril, il a également appris qu'un mandat d'arrêt européen a été émis par l'Italie à son encontre en vue d'une «remise» dans le cadre de l'opération Ardire. Il a refusé de déclarer quoi que ce soit sur ces faits devant l'Audiencia Nacional de Madrid, devant laquelle il est passé le 16 avril dernier. La justice espagnole devrait prendre d'ici peu la décision de le livrer (ou pas) aux autorités italiennes.

Ce recueil non exhaustif de textes n'implique pas une adhésion inconditionnelle à l'ensemble de leur contenu qui, nous l'espérons, suscitera ou participera à des débats riches de possibilités au sein de la

conflictualité. Le diffuser n'a pas pour seul objet de donner à connaître ou de rappeler le parcours de lutte d'un compagnon. Il s'agit aussi et surtout de continuer à propager des idées pour lesquelles il se bat et que nous partageons ; de défendre des choix, comme celui de l'expropriation, qui s'inscrivent dans un antagonisme résolu ; de faire vivre des désirs de liberté, de révolution sociale et d'Anarchie qui nous animent aussi et ne peuvent se réduire à des mots.

Contre toutes les prisons et les systèmes qui les produisent ! Pour une solidarité qui rompe avec la pacification qu'on cherche à nous imposer et parte à l'assaut d'un monde nouveau !

15 mai 2013

1. Le FIES (Fichier des Détenus en Suivi Spécial) a été créé en 1991, sous le gouvernement PSOE et par une simple circulaire du Directeur Général des Prisons d'alors, Antoni Asuncion. Il instaure toute une série de régimes spéciaux dans lesquels peuvent être placés les prisonniers selon leur profil et leur degré de conflictualité. Le FIES 1 – Contrôle direct, le plus dur, est destiné aux bêtes noires de l'Administration Pénitentiaire, qu'il permet d'enterrer vivants dans des quartiers d'isolement. A cela s'ajoute une longue liste de tortures (physiques, psychiques, médicales...), visant à les faire plier ou à les anéantir.

2. En 1999, une lutte de plusieurs dizaines de prisonniers part des bunkers, portant en avant comme revendications : l'abolition du FIES et de tous les régimes d'isolement, l'arrêt de la dispersion et la libération immédiate de tous les prisonniers malades. A propos de cette lutte, on peut se référer à l'article Notes critiques sur la lutte contre le FIES paru dans A Corps Perdu n°2, Paris, juillet 2009.

# Qu'est-ce que la prison ?

---

Si l'on me demandait ce qu'est la prison, je répondrais sans hésiter que c'est la poubelle d'un projet socio-économique précis, dans laquelle ils déversent toutes les personnes qui dérangent la société : c'est pourquoi la prison contient principalement des pauvres...

L'idée de prison apparaît dans l'histoire comme moyen d'enfermer et d'isoler de la société les personnes que les autorités considéraient comme gênantes ou subversives pour leurs doctrines et leurs normes. Tout au long de l'histoire, la prison et ses cachots ont revêtu différentes formes ; mais toujours, absolument toujours, elles ont été un instrument du pouvoir imposé, le moyen coercitif des rois, des militaires et des politiciens. Pour être exact, la prison naît de la nécessité du Gouvernement, de l'Etat de s'emparer du droit exclusif de châtier, c'est-à-dire du monopole de la violence contre les personnes libres. Elle tire son utilité et sa fonction de la nécessité de faire prévaloir leurs lois au moyen de la terreur et de la torture, afin de détruire les ennemis du système en vigueur et toutes

les personnes insoumises à leurs codes et normes. Sans doute les prisons ont également une origine sociale : le contrôle par le Pouvoir des déshérités et des pauvres, de l'immense masse de misère et de marginalité se mouvant à l'intérieur des sociétés modernes. Il s'agit en effet de freiner en grande partie le mécontentement social, en réprimant constamment les couches sociales les plus contestataires. Nous pouvons donc conclure que la taule, les prisons modernes, sont un outil aux mains de l'appareil gouvernemental pour consolider son pouvoir ; qu'elles sont mises en place de par la nécessité du Pouvoir de contrôler le peuple, de le réguler, de le mettre en ordre, de le trier et, en définitive, de le maintenir en liberté conditionnelle, assujettie à un Code pénal et quelques lois injustes votées sans qu'il soit consulté et qui font planer la menace permanente de la prison au dessus de sa tête.

Si les prisons furent créées pour y enfermer les pauvres et tous les insoumis à l'ordre établi, ici, à l'intérieur des prisons espagnoles, on a créé le FIES pour y enfer-

mer et y enterrer vivants ceux qui ont défié et combattu le pouvoir à l'intérieur de la prison. Le FIES (Fichero de Internos en Especial Seguimiento, Fichier de Détenus en Suivi Spécial) constitue de la part de l'Etat espagnol l'une des plus graves violations des droits de l'homme de ces dernières années. C'est un régime spécial qui n'est absolument pas régulé, pas même par sa propre loi. C'est une sorte de carte blanche donnée aux surveillants pour réprimer à leur guise une série de prisonniers organisés face aux Institutions Pénitentiaires. Il a commencé à être appliqué en 1991 suite à la reconstitution de l'APRE (Association des Prisonniers en Régime Spécial), une organisation de prisonniers conscients des problèmes carcéraux, et à une vague de mutineries et de séquestrations de surveillants ou de personnels des autorités pénitentiaires et judiciaires qui visaient entre autre à toucher la société et à obtenir de meilleures conditions de détention dans les prisons espagnoles.

Le FIES, créé par celui qui est ensuite devenu Ministre de l'Intérieur, Antoni Asunción, a été étudié et appliqué afin de détruire l'APRE et de séparer du reste de la population recluse les prisonniers considérés comme les plus combattifs ou les spécialistes de l'évasion. Cela a donné lieu à une prison dans la prison : une fois opérée la sélection des prisonniers, on les divise en petits groupes et on les transfère un par un dans les modules FIES flambants neufs ou les quartiers spéciaux, où tout contact avec le reste de la population carcérale sera impossible. Cela facilitera le travail de répression à leur encontre : on les dépouille de leurs vêtements pour leur imposer des uniformes et des sandales comme seuls vêtements et chaussures ; on bloque leur correspondance et on limite leur courrier ; on les sort seuls en promenade sans qu'ils aient fait l'objet d'aucune sanction et pendant la journée, on leur retire le matelas qui ne sera réintroduit que

pour la nuit ; pour les transferts, ils sont déshabillés dans l'enceinte pénitentiaire et menottés, puis balluchonnés, escortés par quelques surveillants armés de matraques et de barres de fer ; les procès se tiennent le jour même et ils ne voient personne pendant le transfert ; ils se prennent sans arrêt des raclées, des insultes et doivent en permanence rester en cage ; cela dure parfois des jours entiers où ils restent entravés à l'intérieur des cellules, à la merci de groupes de surveillants ... c'est un long etcétera qui caractérise le FIES dans les prisons de l'Etat espagnol, depuis sa création en 1991 jusqu'à aujourd'hui.

Actuellement, les dures luttes que nous avons menées à l'intérieur et au cours desquelles nous avons perdu plusieurs compagnons, et le soutien que nous avons reçu de la part de collectifs anti-carcéraux, ont réussi à faire entrer la question du FIES dans la société, de sorte qu'il n'est déjà plus possible de l'appliquer de manière généralisée comme c'était le cas il y a six ans ; aujourd'hui, nous disposons de matelas et d'appareils, de vêtements personnels, et nous commençons à effectuer des trajets avec les autres prisonniers ... ils ne contrôlent pas le courrier de tout le monde et il n'y a plus que quelques endroits où l'on nous enchaîne pour les transferts. Cependant, la répression reste présente, prête à s'abattre à n'importe quel moment : Jaén 2, Huelva, Valladolid, etc. sont des prisons espagnoles dans lesquelles le FIES est maintenu sur des compagnons, dans lesquelles on torture et on réprime pour le plaisir et où des prisonniers résistent grâce à leur courage et à leur solidarité. Être en FIES signifie qu'ils peuvent te faire ce qu'ils veulent à n'importe quel moment, qu'ils ont carte blanche sur toi, vu que les prisonniers FIES sont considérés comme des incorrigibles contre lesquels il convient d'utiliser la violence légale, la torture et les cellules de châtiment. Depuis 1991, quatre compagnons sont morts sous

ce régime : Ernesto Pérez Barrot, Moises Camañez, José Luis Iglesias Amaro, José Romera González. Dans le cas d'un cinquième compagnon, ils ont mis des cordes dans sa cellule et l'ont frappé tous les jours jusqu'à ce qu'il se pendre en 1995 à Jaén 2 ... sans vous raconter les séquelles psychologiques que toutes ces années d'isolement et de répression ont causé à de nombreux compagnons. Il ne faut pas oublier que pour la majorité des prisonniers FIES, nous avons déjà plus d'une dizaine d'années de cellule d'isolement derrière nous, et beaucoup d'autres compagnons en comptent entre quinze et vingt. Cela peut vous donner une idée de la réalité à l'intérieur des prisons espagnoles pour ceux qui osent s'y affronter : le risque est réel de pourrir et de mourir dans un cachot, seul et massacré, ici le fascisme est palpable (je pense aussi que c'est une conséquence de cette vague néofasciste qui dévaste l'Europe une fois de plus).

Pour terminer ce bref article que j'écris pour expliquer un peu ce qu'est la prison et ce qu'est le FIES, il me faut dire que toute répression et toute torture repose sur un fait fondamental : l'impunité avec laquelle leurs auteurs-bourreaux peuvent

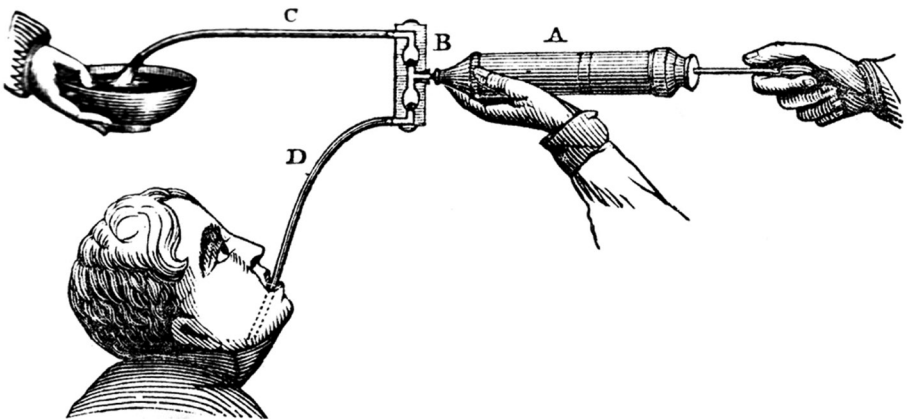
les mener à bien ; c'est pour cela qu'il est indispensable de faire connaître la situation des sections FIES dans l'Etat Espagnol, car cette situation pourra se reproduire demain dans n'importe quel autre pays, comme elle a déjà existé en Allemagne, en France, etc.

C'est pourquoi il faut dénoncer ce gouvernement fasciste et démasquer sa politique pénitentiaire dans toute sa brutalité. Ce n'est peut-être qu'ainsi que nous pourrions alléger un peu les dures conditions de vie que nous subissons ici, à l'intérieur, tout en créant les conditions pour pouvoir un jour rayer de la face de la terre ces hontes de l'humanité qu'ils appellent prisons et qui ne sont rien d'autre que des chambres de terreur où un système injuste impose sa loi par la répression et l'injustice.

Des prisons de l'Etat espagnol, un salut et un cri de résistance... Salut

Xosé Tarrío

{Traduit de la brochure *El juicio de Cordoba y otras farsas contra Giorgio, Claudio, Giovanni y Michele. Libertad para los cuatro de Cordoba*, Ediciones anarquistas La Carraca, septembre 2002, pp. 48-50}



# Historique de la lutte dans les prisons avant le FIES

---

Une recrudescence des luttes sociales et révolutionnaires a eu lieu dans l'ensemble de l'Europe à la fin des années 60 et au début des années 70. L'Espagne en a également été le théâtre. Grèves, occupations d'usines et formation de conseils ouvriers indépendants («les assemblées») allaient de pair avec un renouveau de la lutte armée, comme la pratiquaient le MIL et les Groupes Autonomes.

La transition démocratique au milieu des années 70 n'a pas changé grand chose sur ce point : la répression restait très dure et les prisons restaient surpeuplées. La lutte pour la liberté des prisonniers politiques s'est vite transformée en une lutte pour la libération de tous les prisonniers et pour la destruction de toutes les prisons.

En janvier 1977, par l'intermédiaire du «Manifeste des prisonniers de droit commun de Carabanchel», les détenus sociaux se sont greffés à cette lutte. Une révolte s'est déchaînée dans les prisons de tout le pays avec pas moins de 35 mutineries et de nombreuses actions de pro-

testation. Les prisonniers ont organisé la lutte au sein d'assemblées générales dans les taules et, en février 1977, est née la COPEL (Coordination des Prisonniers En Lutte). Suite au transfert d'une centaine de jeunes vers une maison de correction et la blessure de trois détenus à coups de couteau, une mutinerie sanglante éclate, 26 prisonniers s'ouvrent l'estomac lors de l'assaut policier, d'autres ingurgitent divers objets. L'un des détenus transporté à l'hôpital réussit à s'échapper. Dans les couloirs de la prison, l'un des blessés écrit le mot COPEL sur un mur... Le lendemain, 98 détenus sont transférés vers différents établissements et 40 automutilés sont enfermés en cellule disciplinaire.

A partir de ce moment et jusqu'en 1979, la résistance a continué, prenant la forme de grèves de la faim, de grèves du travail, etc. sans interruption dans tous les pays. Les revendications de la COPEL comprennent l'amélioration des conditions de détention, l'amnistie pour tous les «prisonniers sociaux» et la rupture avec les structures héritées du franquisme.



La réponse de l'Etat a, comme d'habitude, été double : négociations d'un côté, répression de l'autre. C'est ainsi que la COPEL a été infiltrée et ses principaux membres éliminés. Beaucoup d'entre eux ont été emmurés dans la nouvelle prison spéciale de Herrera de la Mancha. Elle a été la première d'une série de prisons construites pour observer de près les détenus, les trier et les isoler, où les violences physiques et psychologiques sont systématiquement appliquées, et où l'on entrevoit les premières caractéristiques d'une prison dans la prison, qui deviendra plus tard le FIES. Selon les propres mots du directeur général de l'administration pénitentiaire de l'époque, Carlos Garcia Valdès, on enferme dans cette prison les détenus «inadaptés» ou les détenus considérés comme les plus dangereux. Sa sécurité est également assurée par la Guardia Civil, et non par de simples matons.

A l'arrivée à Herrera de la Mancha, le détenu est d'abord placé en observation, soit en 1er degré (isolement total). S'il ne s'est pas rendu coupable d'infraction ou de troubles pendant 3 mois, il passe en second degré, où les différences sont minimes («promenade» un peu plus longue avec quelques autres détenus). Si le détenu franchit tous les degrés sans poser de problèmes, il est ensuite transféré vers une autre prison.

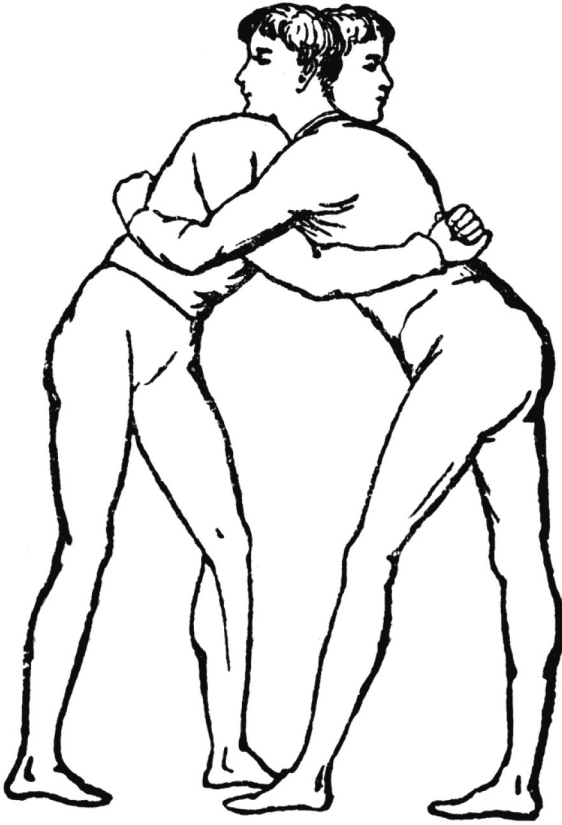
Malgré les conditions de détention très pénibles, des révoltes ont éclaté dans ces prisons spéciales. Comme par exemple à Meco (Madrid) au début des années 80, lorsque les prisonniers de l'APRE (Association des Prisonniers en Régime Spécial) se sont soulevés. Cette révolte fut sans merci, les prisonniers refusèrent tout dialogue et une minorité radicale ne voulait qu'une chose : buter des surveillants et des policiers, prendre des armes et se battre jusqu'à la mort. La répression qui

s'en est suivie, combinée au fait que l'élan révolutionnaire s'essouffait dans la rue, a eu pour résultat la disparition de luttes dans les prisons pendant une décennie entière.

Au début des années 90, une nouvelle vague de luttes collectives de prisonniers s'est développée. Le 27 juin 1989, une mutinerie a éclaté à la prison de Puerto de Santa Maria. Les mutins sont transférés à Herrera de la Mancha et placés en isolement. Au cours de cette même année, les prisonniers des GRAPO (Groupe de Résistance Antifasciste du Premier Octobre) entament une grève de la faim très dure qui durera 435 jours et en laissera beaucoup avec de graves séquelles. Le 14 février 1990, des détenus ont pris des surveillants en otage à la prison de Alcala-Meco. Ils exigeaient la libération de Juan Redondo Fernandez et des prisonniers de Herrera de la Mancha. En mars, des révoltes éclatent à Daroca, Nanclares de la Oca, Caceres 2, Alcala-Meco et Fontcalent. En octobre de la même année se forme l'APRE(r), c'est-à-dire l'APRE reconstituée. En mars 1991, une mutinerie a de nouveau éclaté à Herrera de la Mancha, soutenue par l'APRE(r) et suivie par une autre révolte le 11 juillet 1991.

En réponse à ces mouvements, l'Etat a ouvert les FIES. Les membres les plus actifs de l'APRE ont été enfermés sous ce régime. Et aujourd'hui, beaucoup des détenus qui s'insurgent sont enfermés pour 10, 15 voir 20 années dans les cachots les plus sombres du système carcéral espagnol.

{Traduit à partir de la brochure Wij vragen geen toestemming om vrij te zijn, Anarchist Black Cross – Gand (Belgique), mai 2004, pp. 3-10}



Je ne sais pas comment nous pouvons construire une société sans prisons sans avoir auparavant détruit le système économique, politique, social et moral actuel ; sans en avoir fini avec toutes les origines des délits.

[...]

En tant que structure architecturale, la prison n'est rien de plus qu'un bâtiment. C'est pour cela que lorsque nous parlons de lutte anticarcérale, il nous faut aller bien au-delà des bâtiments.

Gabriel Pombo da Silva,  
Centre d'extermination de Langraitz,  
1er septembre 2000

# De l'autre côté

## {lettre depuis la clandestinité}

---

A mes compagnons et à ma famille : j'aurais voulu en finir une fois pour toutes avec ces boulets si pesants que sont la prison, les persécutions, les évasions... je le dis la main sur le cœur ; je m'obstine, je crains d'être voué à vivre constamment avec un passé qui conditionne le présent et le futur. Cela me pousse toujours davantage vers une situation désespérée et surréaliste de tension et de confrontation avec «l'ensemble des choses» qui configurent, façonnent et englobent le monde, l'existence et la vie sous tous ses aspects.

Je ne peux pas, je ne veux pas et je ne dois pas accepter de me soumettre aux logiques dominantes de quelques-uns qui, pendant toutes ces années, ont torturé mon/nos cœurs, mon/nos esprits, mon/nos existences et ont prétendu nous orienter/contrôler et nous diriger vers le chemin baptisé fallacieusement de « socialisation-normalisation ».

### AUX AUTRES

Vous nous/m'avez torturé jusqu'à des limites insupportables ; vous avez failli à tous vos codes de valeurs soi-disant éthiques-morales-politiques en usant de vos lois/normes/institutions et représentations formelles... finalement... j'aurais voulu pouvoir faire les choses (toutes les choses) à partir d'une perspective/

situation plus facile et plus libre... néanmoins, non contents d'avoir soustrait 20 ANS (peine maximale de privation de liberté sous l'ancien Code Pénal de l'état espagnol ; peine rallongée à 40 ans par le gouvernement Aznar avec un caractère rétroactif) à mon/nos existences, ils veulent aussi me/nous priver de la MÉMOIRE-PAROLE-LIBERTÉ-TOUT... Ça suffit !!! Fini les commandements, la farce, le silence, les humiliations, les tortures... aujourd'hui je suis LIBRE (aussi libre que peut l'être un être humain exilé de sa terre et des siens) et je peux mettre en pratique la PAROLE-ACTION... Je peux dormir avec la conscience tranquille d'être au moins en mesure d'aider et de partager avec des personnes/collectifs qui comme moi ont souffert, souffrent et souffriront de la violence des ETATS-INSTITUTIONS- GOUVERNEMENTS-LOIS...

Lorsque les LOIS-NORMES se transforment en instrument de VENGEANCE entre les mains du Pouvoir de fait, il ne nous reste plus qu'à les ignorer, les dédaigner, les dénoncer, les attaquer, sous toutes leurs expressions/manifestations... Quand les Droits ne servent que les intérêts et les ambitions de quelques-uns, il ne nous reste plus qu'à investir la marge. Je ne vais pas énumérer ici, en de telles circonstances, l'ensemble de ce qui révèle TOUS les abus de pouvoir que les ETATS

DE DROITS passés et à venir ont commis, commettent et commettront. Dans l'Etat espagnol, mes compagnons pourrissent dans des Unités éciales illégales à leurs débuts, semi-légales ensuite pour être finalement légalisées...

Je parle aussi d'un régime, le F.I.E.S.1-Contrôle Direct, dans lequel 13 COMPAGNONS de lutte et de rébellion ont perdu la vie depuis son instauration (en 1991) ; le dernier fut mon frère et ami Paco Ortiz... Il n'y a pas de trêve !!! Vous ne reposerez pas en paix, tant que vous n'aurez pas mis fin à vos secrets militaires ! Nous ne cesserons pas de crier, d'exprimer notre horreur et notre rage envers votre fascisme démocratique, pour que vous non plus ne parveniez pas à dormir tranquilles !!!

Je sais que nous sommes presque seuls dans cette lutte contre vous et vos institutions/ représentants ; que les temps ont tellement changé qu'il importe peu que quelques compagnons criminalisés soient rendus fous et meurent dans l'indifférence générale ou quasi générale... Personnellement, je suis si convaincu et si épris de LIBERTÉ, de toutes les LIBERTÉS, que je lutterai avec toute mon énergie, mes sentiments et mes passions pour changer ce monde (ou au moins essayer de le changer), en le détruisant pour en créer un autre, différent de celui que vous nous avez légué avec votre AUTORITÉ/AUTORITARISME.

## AUX NÔTRES

Je fais appel à toutes les personnes, collectifs, organisations et peuples qui aujourd'hui en plein 21e siècle luttent pour plus de Dignité, d'Autonomie et de Liberté... Je ne nourris aucun espoir de sortir de cette «aventure», pour cela, je voudrais que je/nous soyons un lien de continuité contre la tyrannie et les tyrans pour toutes les personnes, groupes, collectifs qui se disent amoureux de toutes les libertés...

J'appelle les journalistes (ceux qui ne se font pas les porte-paroles des Etats) à être courageux, dignes, et responsables et à entrer dans ces unités spéciales d'Espagne, de France, d'Allemagne, des États-Unis etc. pour voir de leurs propres yeux ce à quoi je fais référence...

Évidemment, je ne nourris aucun espoir que les Etats renoncent à ces instruments de domination et de torture ; pas plus que j'espère qu'ils satisferont les bonnes volontés de ces groupes/organisations/ etc. qui dénoncent ces FAITS/SITUATIONS comme d'autres ... par exemple le F.I.E.S., le D.E.R.T.... et, plus loin géographiquement mais plus proche dans le temps, la situation des otages de guerre Talibans à Guantanamo (dont le cas juridico-légal est manifestement absolument injustifiable) ou encore des assassinats légaux des Yankees, principalement contre des afro-américains et des latinos.

## AUX MIEN-NE-S

Quant à vous, famille, amis et compagnons, je veux vous dire que vous vivez dans mon cœur et que je regrette de vous priver de ma compagnie et de ma présence, il en va ainsi, ainsi me le dicte ma conscience, mon cœur...

A ceux qui m'ont laissé seul dans ce choix de lutte et de liberté, ainsi qu'aux traîtres et aux ennemis, j'adresse un sourire empreint d'un mépris profond et éternel.

SALUT, ANARCHIE  
ET REVOLUTION SOCIALE !!!

Gabriel Pombo Da Silva,  
janvier 2004



## Autour de l'arrestation à Aachen

---

LE 28 JUIN 2004, près de la frontière germano-hollandaise sur la route qui mène à Aachen (Aix-la-Chapelle), la police veut effectuer un contrôle sur le parking d'une station-essence. Au moment de la tentative de fouille du véhicule, l'un des occupants sort un flingue et tire en l'air avant de s'enfuir avec ses deux complices en prenant un véhicule et ses propriétaires en otage. La jeune femme qui les accompagne est arrêtée sur le champ. Les trois hommes sont pris en chasse par la police, échangent des coups de feu avec elle puis provoquent un accident. Ils relâchent alors les otages et s'emparent d'un second véhicule. Parvenus à un garage

dans lequel ils se cachent, ils sont encerclés avant de se rendre.

CES TROIS HOMMES sont Gabriel Pombo Da Silva, anarchiste espagnol évadé des prisons de ce pays depuis octobre 2003 où il a passé vingt ans dont quatorze en FIES, José Fernández Delgado, anarchiste espagnol récemment évadé de prison où il a passé vingt-trois années et Bart De Geeter, anarchiste belge ex-membre de l'Anarchist Black Cross de Gand. La femme est Begoña Pombo Da Silva, soeur du premier et vivant en Allemagne.

LES TROIS COMPAGNONS sont immédiatement accusés par le procureur de Aachen

de tentatives de meurtre (9 fois) et prise d'otage (2 fois). Une carte de la ville de Dresde où seraient indiqués les armureries et postes de police aurait de plus été retrouvée dans leur voiture et tous quatre se trouvent ainsi accusés en plus de plusieurs braquages et tentatives. La police en a d'ailleurs profité pour perquisitionner la maison de deux camarades militantes anti-carcérales de cette ville le 4 août 2004, sous prétexte qu'elles avaient cherché des avocats pour les emprisonnés. Le 12 octobre 2004, Begoña est libérée sous caution et, finalement, c'est en décembre que le procureur les renvoie tous en jugement avec les accusations suivantes : Begoña est accusée de «résistance violente» à son arrestation et d'un braquage de banque commis le 18 juin à Karlsruhe avec José, tous quatre sont accusés de «résistance armée» à la police (à la station essence) et d'avoir planifié un ou plusieurs braquages à Dresde, les trois hommes (José, Gabriel et Bart) sont accusés de séquestration de personnes, vol aggravé de véhicule, violations graves du code de la route, blessure d'une personne et quatre tentatives d'homicide (la poursuite avec les flics avec quatre coups de feu et l'accident) puis de vol aggravé d'un véhicule et double tentative d'homicide (lors du changement de voiture après l'accident et le triple tir contre les flics).

IL NOUS IMPORTE PEU de savoir ce qu'ils ont réellement fait ou pas. Ce qui est par contre certain, c'est que ces compagnons anarchistes ont défendu leur liberté avec les moyens qu'ils ont jugé nécessaires sur le moment et qu'il est toujours légitime d'aller chercher de l'argent là où il se trouve en abondance dans les caisses de l'ennemi.

Si la presse s'est naturellement déchaînée, parlant tantôt de l'ETA puisqu'il s'agit d'espagnols, tantôt de dangereux criminels puisqu'il s'agit d'anarchistes, c'est pour mieux tenter de nier cette évidence : les terroristes sont avant tout les Etats et les entreprises, eux qui affament et bombardent

des populations entières, exploitent, assassinent dans les prisons, la rue ou au travail des milliers d'exploités chaque année, détruisent et polluent sur une échelle incommensurable, modifient le vivant de façon irréversible. Les plus grands criminels ce sont ces mêmes qui enfreignent chaque jour leurs propres lois, elles qui ne sont en fait qu'un instrument de plus pour imposer leurs intérêts, celui du profit et de la domination.

CE N'EST AINSI PAS PAR SEUL GOÛT du renversement que nous affirmons que si nos compagnons sont anarchistes et donc criminels, c'est parce que leur seule «culpabilité» est de ne respecter d'autres règles que celles qu'ils se sont fixés, c'est d'avoir osé lutter et affronter un monde où la réciprocité et la liberté doivent s'arracher malgré et contre tous les valets organisés qui défendent ce système de domination et d'oppression. Car, pour notre part, nous ne reconnaissons ni «coupables» ni «innocents» et laissons bien volontiers ces catégories aux charognes en toge et à leurs souteneurs. Et nous ne cacherons pas non plus que nous sommes complices de ces compagnons. Complices dans leur rage qui s'arme d'abord de courage et de volonté, complices aussi dans leur désir d'une vie qui se passe de frontières, qui franchit jusque les plus hauts murs des prisons et qui tente de s'en donner les moyens.

Individualités complices,  
avril 2005

{On peut télécharger la brochure Autour du procès des compagnons à Aachen, dont ce texte est l'introduction, en cliquant sur : <http://cettesemaine.free.fr/Aachendef.PDF>}

## En souvenir de Xosé...

---

Xosé Tarrío est mort le 2 janvier 2005...

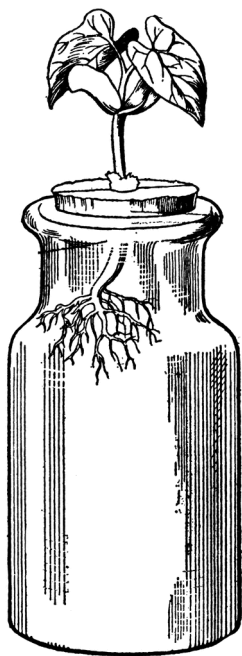
Même mort, les autorités ont refusé de rendre le corps de Xosé à sa famille, jusqu'à ce qu'elle porte plainte ... En plus de sa santé, de sa liberté et de sa vie, Xosé devait le tribut de sa mort et de son corps à l'État ... Ils ne lui ont jamais pardonné d'avoir écrit le livre *Huye, hombre, huye*, parce qu'il y cite les noms des tortionnaires, les dates et les lieux des sévices. Parce qu'il donne aussi un visage et un nom aux rebelles et à la révolte... Il donne une voix à ceux que l'on nie et que l'on n'écoute jamais ... Il décrit avec une précision millimétrique les entrailles et les ressorts de la Bête Carcérale... Un témoignage empli de sentiments, d'émotions, de pensées et d'événements qu'il a eu la patience et le courage de recueillir et de publier... Un livre qui a servi à ouvrir les yeux de beaucoup et à lever le voile pour d'autres... Un livre qui met à nu ce symbole de la « Justice » comme une femme avec une balance et un bandeau sur les yeux ; en réalité une prostituée qui le fait contre de l'argent, sans scrupules, avec ceux qui en ont envie, c'est ainsi ... Un livre qui est un « J'accuse » contemporain, un nous accusons, un nous parlons et nous disons tout ce qui est caché, enfermé, tû, manipulé, nié ...

Oui, Xosé ... les (proxénètes) de cette Dame munie d'une balance, d'un ban-

deau et d'une épée ne t'ont pas pardonné d'avoir révélé qu'elle est en fait une prostituée exploitée qui travaille pour de l'argent et pour le pouvoir ! ... Nous savons toutes et tous que cette « dame » sert les intérêts des puissants, aussi sales et criminels soient-ils, ou justement parce qu'ils sont ainsi ... La Justice ! Qu'est-ce que c'est, Xosé ?...Lorsqu'après tant d'années tu as été remis en « liberté », tu croyais peut-être que les gens qui savaient tout cela et voyaient les choses comme toi agiraient comme tu pensais ... Mais il est bien plus complexe de conjuguer et de coordonner le je, le tu, le nous et le vous dans la praxis qu'en théorie, au niveau individuel comme collectif. C'est une équation Temps-Circonstances...

On dit que qui espère, désespère ... et tu es sorti plein d'espairs et de désespoirs, de rêves et de cauchemars, d'illusions et de projets ... A la fin, la « boule de couleurs » s'est brisée entre tes mains et, avec elle, les espoirs, les rêves, les projets et les illusions ... et tu t'es enfermé sur toi : seul avec tes solitude, tes souvenirs et tes désespoirs ... Désespéré et seul ... nous t'avons tous laissé seul, Xosé ...

Impossible de partager ce qui n'a pas été vécu et senti ... on ne peut socialiser ce qui est individuel, comme on ne peut montrer ce qu'on ne peut pas voir ou vivre



soi-même. Les mauvaises langues m'ont dit que tu avais trouvé refuge dans l'alcool et les drogues ... D'autres se réfugient dans la lâcheté et la peur, le conformisme et les paroles, qui peut alors critiquer ton refuge ?

Je sais ce qui t'es arrivé, mais je sais surtout pourquoi et à cause de qui ... on appelle cela solitude, peur, incomunicabilité, doute ... Une fuite vers l'intérieur, vers le fond, en avant ... Un effet "collatéral" de la prison, des tortures et de l'impuissance ...

Mais nous sommes tous des fugitifs, Xosé, seulement la plupart des gens ne le savent pas ou ignorent pourquoi ou ce qu'ils fuient ... Fugitifs de la liberté, de la vie, des engagements ... Paradoxalement, nous qui avons été en prison parvenons avec nos pas, notre âme et notre cœur, à fuir notre ego pour atteindre finalement et plus libres le plan des Idées, des Passions et des Désirs ... précisément pour ne pas sentir-vivre les murs, les prisonniers et les matons, nous naissons à un monde nouveau ...

Personne ne nous avait dit que derrière les murs, il y a d'autres murs, d'autres prisonniers et d'autres gardiens ... Rien ne nous indiquait qu'après tout la liberté n'était ni d'un côté du mur, ni de l'autre, mais avant tout en notre for intérieur, en nous-mêmes ... Comme personne ne pouvait nous convaincre que la fuite est multiple et permanente, qu'il ne suffit pas de sauter un mur, parce qu'il y en a un autre et un autre encore ... Oui, Xosé, il ne s'agissait pas de sauter les murs mais de les abattre... il ne s'agissait pas de s'enfuir (d'une manière ou d'une autre), mais de combattre en partageant peines et joies ...

Mais tout processus a besoin de temps et d'efforts, de larmes et de sourires, de pauses et d'avancées ... Merci Xosé, d'avoir montré ce qu'est la Justice et ce que sont les Prisons... d'avoir ôté leurs œillères aux uns et d'avoir ouvert les yeux aux autres ... Merci d'avoir été mon ami et pour tout ce que je ne pourrai jamais te dire avec des mots ... je continuerai à le démontrer dans les faits.

Mort à l'État et Vive l'Anarchie !

Gabriel Pombo Da Silva,  
prison de Aachen (Allemagne),  
20 février 2005



# Solidarité avec les prisonniers en lutte

Appel à la mobilisation internationale en solidarité  
avec José et Gabriel {le 29 septembre 2007}

En prison le temps est désir. Il est attente. L'attente de quelque chose qui brisera l'attente. On attend de pouvoir vivre. Quelque chose qui nous apporte des sensations. Quelque chose qui puisse nous inspirer. Quelque chose qui nous amène plus loin que la routine qui pèse, malgré l'ambiance mortifère. C'est l'espoir et la recherche de la confirmation que l'on est humain, que la prison tente de détruire, de soumettre... de resocialiser. Là tu éprouves leurs mensonges et leur hypocrisie tentant de te paralyser par l'impuissance. Là tombe le voile du spectacle et le bâton devient tangible. Ce bâton que nous connaissons toutes et tous, mais que nous ne voyons pas toujours ou que nous ne voulons pas voir.

Depuis plus de 20 ans, José et Gabriel affrontent directement cette violence, dont plus de 3 déjà en Allemagne. Voilà presque 2 années que leurs condamnations respectives à 14 et 13 ans ont été prononcées. Des peines lourdes pour avoir tenté de s'échapper par une prise d'otage passagère et une fusillade avec la police lors d'une course-poursuite. Tous deux, profitant d'une permission, avaient fui les geôles de l'Etat espagnol quelques mois auparavant, après 20 ans de détention. Tous deux voulaient être libres et pouvoir enfin poursuivre la lutte qu'ils avaient menée à l'intérieur. Gabriel et José ont continué à être cohérents avec la lutte anarchiste et ses principes, y compris après de nombreuses années passées dans le sinistre régime d'isolement FIES. C'est cela qu'ils doivent à présent payer par encore plus d'années de prison, cette fois en Allemagne. Les juges n'ont évidemment pas écouté leur histoire, ils ne

l'utilisent que comme un argument contre eux. Ils ont aussi été punis, parce qu'ils sont anarchistes et nous ne pouvons pas l'oublier.

Depuis lors, ils subissent un contrôle permanent. José est passé par 4 prisons et se voit régulièrement appliquer des mesures coercitives qui ne manquent pas de générer des conflits avec les différentes autorités pénitentiaires. Il est notamment privé de parler depuis 5 mois. L'imposition de l'hygiaphone initialement présentée comme une sanction de trois mois, après qu'on ait trouvé du haschich sur lui suite à une visite, s'est transformée en « mesure de sécurité » permanente. José refuse de recevoir des visites dans ces conditions. Des recours juridiques ont été faits, mais cela peut durer encore longtemps. La situation de Gabriel n'est guère meilleure. Il décrit le régime dans lequel il se trouve comme « semblable au FIES - et même pire à certains égards ».

Nous appelons à une mobilisation internationale en solidarité avec José et Gabriel et avec tous les autres prisonniers et prisonnières en lutte. Le 29 septembre [2007], des manifestations sont prévues devant les prisons de Rheinbach et de Aachen en Allemagne (plus d'infos suivront). Nous appelons à y être présents, mais c'est aux compagnonNES dans la rue d'exprimer leur solidarité de la manière qu'ils estiment la plus adéquate. Nous ne pouvons pas oublier nos prisonniers. Il se peut que nous ayons des différences, mais nous ne pouvons oublier pourquoi nous lutons. Contre l'emprisonnement et l'exclusion. Pour la solidarité internationale. Pour l'anarchie.

# Lettre ouverte aux compagnonnes et compagnons

---

Le poète n'est pas celui qui joue habilement avec les petites métaphores verbales, mais celui dont le génie prométhéen éveillé le conduit à donner naissance aux grandes métaphores :

sociales,  
humaines,  
historiques,  
sidérales...

Don Quichotte est un poète de cette classe. C'est un poète actif et de transbordement. Il se différencie de tous les autres poètes ordinaires du monde en ceci qu'il veut écrire ses poèmes non pas avec le bout de sa plume mais avec la pointe de sa lance.

Où que soit l'imagination, il faut qu'immédiatement la volonté soit :

avec l'épée,  
avec la chair,  
avec la vie,  
avec le sacrifice,  
avec le ridicule,  
avec la pantomime,  
avec l'héroïsme,  
avec la mort...

La métaphore poétique débouche à ce moment-là sur la grande métaphore sociale.

*León Felipe*

Ce fragment du poème de León Felipe « Le Poète Prométhéen », tiré du recueil *Ganarás la luz*, je l'ai envoyé en une certaine occasion à une compagne, Carol (salut mon amie !) ... Le livre, d'autres compagneS, Joaquín, Lucía et Elisifía me l'avaient fait parvenir (Salut et Anarchie, compagneS !) ... C'est ainsi qu'aujourd'hui je peux vous en parler et vous le présenter à vous toutes (personnes amies, compagneS, connues ou inconnues, ennemies et « neutres », indifférentes et/ou curieuses ... ) et partager les pensées, sentiments et écrits d'un poète que j'admire : León Felipe.

Il en est bien d'autres que non seulement j'admire mais qui sont chers à mon cœur : Walt Whitman, García Lorca, Miguel Hernández, William Blake, Baudelaire, Rosalía de Castro, Pío Cabanillas, Berthold Brecht ... la liste pourrait être interminable ...

Mais pourquoi suis-je en train de parler de poésie ?

Je suppose que c'est pour dire que les hommes et les femmes ne vivent pas seulement de Pain ... Et qu'aussi bien dans la lutte qu'en poésie nous écrivons parfois de la pointe de la plume et souvent avec notre âme ...

Les opinions sont un espace faisant partie du « Système Matrix » Il est difficile de les vaincre sur leur terrain et avec leurs armes ... Il en va de même en politique et dans les luttes sociales ...

C'est pourquoi nous ne devons jamais oublier qu'il ne s'agit pas de mettre un moyen au dessus de l'autre, mais d'user de tous les moyens et de toutes les formes participant de la lutte collective et individuelle, qu'elle soit personnelle, politique ou sociale.

En prison, les rapports de Pouvoir, de Contrôle et de Propagande se concentrent dans quelques bureaucrates (disposés à se mettre à la solde de n'importe quel système autoritaire) qui décident du Bien et du Mal, la Vie et la Mort, ainsi que des Degrés de torture à employer avec « leurs » proies (en omettant qu'ils leur doivent leurs salaires, comme à leurs proches)

Évidemment, les « prisonnierEs obéissants », pas plus que « les travailleurEs flexibles » et/ou les « honorables contribuables », ne sont censés parler, argumenter ou protester sur « leurs chaînes », « leurs conditions » et/ou « leurs compagnons » (mais quels compagnonNEs peut avoir un esclave ?) ... inutile de mentionner qu'ils n'ont rien à dire sur eux-mêmes !

Les institutions ne sont que des tentacules du Pouvoir divisé entre quelques privilégiés qui se prennent pour de petits Dieux jouant sur Terre ...

Pour les combattre, il faut enlever leurs masques à ces maillons de la chaîne, de même qu'aux crapules mercenaires.

Mais ce n'est pas tout ... Lutter contre les prisons de toutes sortes (pour mineurs, pour majeurs, d'hommes et de femmes, pour étrangers ou « prolétaires ») n'est pas qu'une « lutte partielle ». C'est aussi lutter contre le Système qui les produit et les reproduit avec tout ce que cela implique : l'exploitation, la ségrégation, la torture, etc.

La lutte « anti-carcérale » menée dans une perspective anarchiste doit également se traduire par une critique globale de « l'état de choses » qui soutient ce large maillage de ségrégation raciste et de classe ... Cela ne peut se limiter à une « critique

théorique » (même si elle est nécessaire) ; il doit s'agir d'un engagement réel de soutien mutuel entre celles et ceux qui non seulement subissent tout cela, mais aussi le combattent ...

Il ne s'agit pas de créer de « nouveaux sujets révolutionnaires » (dans ce cas les « prisonnierEs »), mais de soutenir les rebelles et révolutionnaires qui se révoltent dans le contexte social qu'il nous est donné de vivre. Il s'agit d'établir des « ponts » qui nous permettent de communiquer à partir de nos différents mondes, pour échanger des idées, des sentiments, des projets ; la vie en somme ...

Il s'agit aussi de parler, de faire courir la voix, de commenter les expériences, de débattre sur les stratégies et de voir entre les diverses réalités antagoniques (individus, groupes ... ) ce qui peut être fait en commun (malgré des différences « théoriques », « idéologiques » ... ), ou pas.

Nous ne sommes pas tant que cela à penser qu'il faut lutter contre les prisons... Être contre le gouvernement en place paraît évident (ne serait-ce que pour gagner des électeurs potentiels, pour que rien ne change, ou juste assez pour continuer à maintenir en place le Système d'exploitation ...) pour certains de ceux qui se disent « révolutionnaires », ou moins pompeusement pour les sociaux-démocrates à qui bénéficie encore plus ce genre de position ...

Le thème des prisons se voit alors réduit aux chroniques de faits-divers en ce qu'il légitime le discours sur « l'insécurité » dont ils tirent profit. Mettre la prison dans leur « agenda politique » ? Uniquement lorsque les « enquêtes d'opinion » la comptabilisent comme « valeur politique » ! (comme la question de « l'environnement » en ce moment avec Gore et ses « écologistes » de pacotille) ... C'est ainsi que raisonnent, qu'agissent ces démagogues, ces politiques, ces gens ...

Mais nous sommes là, nous aussi (aussi

nombreux ou peu nombreux que nous soyons), apprenant et luttant des deux côtés du mur, par delà les frontières, les races, les genres ... démontrant notre amour de la Liberté et notre mépris pour la tyrannie ...

Du 16 au 29 [septembre 2007] (et au delà de ces dates), se sont succédés des « mouvements » et des réactions, des « protestations » et des rassemblements, des sabotages et des publications ... des gestes de Solidarité qui ne sont pas passés inaperçus pour celles et ceux qui gardent les oreilles et les yeux ouverts... Je ne parle pas d'esclaves, je parle des compagnonnes et compagnons connus et inconnus qui avez été là, prenant part activement à la lutte, des deux côtés du mur. Je parle de Marco Camenisch (dans sa cellule de Regensdorf en Suisse), de José Fernández (dans sa cellule de Rheinbach en Allemagne), de Joaquín Garcés (dans sa cellule de Castellón), de Rafael Martínez Zea (dans sa cellule de Badajoz) ... de mon voisin de cellule Liaudegis Algirdas, en grève de la faim depuis le 19 et jusqu'à aujourd'hui ... Je parle des compagnonnes et compagnons de Louvain, Gand, Bruxelles (Belgique) et des manifestations dans leurs villes, ainsi qu'à Aachen et Rheinbach. Je parle des compagnonnes et compagnons de Suisse (bravo!), de France, des « Bilbaisiens » et des Anglais ... de nos frères et sœurs en Argentine, en Uruguay et au Canada ... de celles et ceux de Berlin et de Cornellá à Barcelone ...

Je veux aussi profiter de cette lettre pour exprimer ma solidarité avec les personnes arrêtées pour supposément faire partie des M.G. (*Militante Gruppen*) autonomes de Berlin, avec l'antifasciste Christian, avec les dernierEs prisonnierEs de la RAF, Tomas Meyer-Falk et toutes celles et ceux qui résistent et luttent dans le monde entier.

Merci compagnons et compagnonnes.

Gabriel, toujours en lutte !

PS : Pour que ne subsiste aucun doute, je continue à crier : Mort à l'Etat et Vive l'Anarchie ! Car ce n'est que par la destruction de ce vieux monde que pourra naître la Liberté ... parce que nous n'avons rien à perdre en absence de liberté.



# Le microcosme de la prison

---

Je suppose que la plupart des gens pensent qu'une fois en prison « il ne se passe rien ». Mais dans ce « microcosme », certains événements se produisent aussi et influent sur notre état d'esprit, notre situation et notre réalité –en soi plutôt catastrophiques–, événements qui nous touchent plus ou moins...

Je suis toujours surpris par l'inventivité criminelle de ces fils de chien... ou plutôt elle me dégoûte, car désormais peu de choses me surprennent. Après avoir découvert le travail forcé à l'allemande –ici travailler n'est pas une possibilité, mais une obligation et quiconque refuse de s'y plier (comme c'est mon cas) peut être privé de mandats ou voir réduite à loisir la somme qu'il peut recevoir–, voilà déjà plus de cinq ans que j'expérimente les formes plus ou moins subtiles qu'ils emploient pour réduire les individualités.

Depuis le 1er novembre, notre régime de détention a encore empiré... Le vendredi, il n'y aura plus d' « Umschluss » (1), le samedi et le dimanche tout sera terminé à 16h, aller à la cuisine dépendra du maton de service, et on ne nous donnera

le courrier qu'une fois par semaine...

Sous couvert de « manque de personnel », ils font de plus en plus de coupes dans le peu de choses que nous avons (ouverture des cellules, appels téléphoniques etc.). Je parle de « choses », car ce qu'on appelle « droits » ailleurs (comme en Espagne) n'existent pas ici, étant donné que rien n'est fixé par une loi générale, que tout change selon la prison et dépend du bon vouloir, c'est-à-dire de l'arbitraire total, des matons. Ce jeu des petits avantages favorise bien entendu la collaboration avec l'administration, plutôt que la confrontation.

Que faire, donc ? Un « front commun » avec les matons pour réclamer davantage de « personnel » supposé garantir ce qui rend l'enfermement plus « supportable » – alors que la privation de liberté est déjà en soi une torture ? Comme si leur fonction ne consistait pas à surveiller chacun de nos gestes ! Jouer au syndicaliste et réclamer plus d'exécutants directs de notre séquestration ?! Un « front commun » entre prisonniers, dans l'espoir que le

simple fait de partager une situation plus ou moins commune puisse créer le désir de lutter ensemble ? Mais ce n'est pas si simple.

Bien sûr, j'ai essayé de mobiliser d'autres prisonniers pour organiser une « protestation collective » contre ce nouveau tour de vis. Tous se plaignent, mais de fait personne n'ose se révolter. Tout le monde a peur de perdre le peu, la misère qu'il a : son « poste de travail », sa « conditionnelle », son « séjour » à Aachen, etc, etc.

Je me sens donc plein de rage contre tous : prisonniers et matons. Mais je veux aussi inclure dans cette guerre ouverte celles et ceux qui nous dominent et nous exploitent à satiété, qui profitent et sont responsables de l'existence du système carcéral.

« Dedans comme dehors », ce n'est pas si différent. Je veux dire par là que le micro-système carcéral est un fidèle reflet du macro-système... Il y a peu, j'ai appris que l'Etat belge a signé un accord avec l'Etat hollandais pour « transférer » une partie des détenus d'un pays à l'autre (c'est à dire de Belgique en Hollande), avec tout ce que cela signifie pour les prisonnierEs et leurs proches... Le prisonnier comme marchandise transnationale supplémentaire... Et bien sûr le sort qui leur est réservé est aussi celui des immigrantEs et autres « travailleurs flexibles »...

Comme me font violence tant de brutalité et de despotisme ! Ce qui peut menacer le système en général, c'est l'attitude que les individus adoptent face à la barbarie...

Gabriel Pombo da Silva, Aachen  
3 novembre 2009

1. NdT : Possibilité pour certains prisonniers d'un même étage de passer chaque jour deux heures en commun.



# L'offensive n'oublie pas ...

---

La lecture du livre qui vient de sortir au Chili : *Mauri ... l'offensive ne t'oublie pas* (1), m'a plongé en moi-même et dans une réflexion sur les idées, les sentiments et l'existence de ce compagnon tombé au combat le 22 mai dernier, ainsi que de celles et ceux qui l'ont connu personnellement. Les prétendues « contradictions » qui émanent de sa pensée et de son existence ne sont que la conséquence et le reflet de son évolution individuelle, de son envie et de sa soif d'apprendre et de trouver des réponses. Cette recherche lui a permis de s'interpréter, tout comme ce qui l'entourait (au niveau politique, social, philosophique, historique) et de se doter d'outils théoriques pour combattre le système de domination et la société spectaculaire ...

Dans la bande dessinée qu'il a esquissée il y a plusieurs années, on voit son personnage, « Acratin », lire Bakounine, Kropotkine, Malatesta, Proudhon, Reclus et tenter de nous expliquer « quelque peu » l'Anarchie ... Citant Elisée Reclus, il écrit : « *l'Anarchie, ce n'est pas le désordre, mais la plus haute expression de l'ordre* » ... Je suppose que c'était la phase, l'époque où il croyait au collectivisme et au communisme libertaire ... Ensuite, il est entré en contact avec les idées de Ted Kaczynsky, Max Stirner, Severino etc, etc ... et il s'est défini comme « individualiste » ....

Nous découvrons (et déchiffrons) en somme un « esprit curieux » et en quête permanente ... Un esprit « éclectique » au sens positif du terme, c'est à dire d'une richesse intérieure qui débouche forcé-

ment sur une hétérodoxie difficile à qualifier ... Ce processus de maturation se reflète dans son parcours ; dans ses paroles de chanson, ses lettres, ses ébauches de textes, ses conversations et, bien sûr, dans toute sa vie... Il n'a probablement pas eu l'occasion de connaître Ricardo Mella – un anarchiste galicien que « l'Eglise Orthodoxe Anarchiste » appelle « individualiste », alors qu'il préférerait se dire « anarchiste tout court » – , mais je suis sûr qu'il l'aurait aimé, particulièrement parce que cet anarchiste sans qualificatif a dit : « *ce n'est pas en parlant que l'on convainc les huîtres* » ...

Nous sommes nombreux, les anarchistes, à penser que l'exemple de ce que nous voulons et désirons se trouve d'abord en nous-mêmes ... Que le seul lien non mystifié s'appelle « affinité », et que l'organisation informelle est la meilleure manière de nous renforcer et de nous développer en tant qu'individualités – et par extension collectivement –, de manière libre et égalitaire. Car c'est précisément ce dont il s'agit : de liberté et d'égalité, d'horizontalité et de solidarité. La démocratie nous permet d'être « libres » (des consommateurs libres, des électeurs libres, libres selon ses valeurs), mais pas égaux. Les nomenclatures, elles, nous permettent d'être « égaux » (égaux dans la pauvreté, égaux en obligations, égaux ...), mais sans liberté ... A moins que ce ne soit le contraire ? A moins que cela ne revienne au même ... En tous cas, (dictature capitaliste ou capitalisme d'Etat), ces systèmes reposent

sur la délégation des responsabilités et sur l'autorité qui organisent la société de haut en bas ...

La rébellion, comme la révolution, ne demande d'autorisation à personne ; c'est un choix conscient qui s'exerce quand l'existant qui nous opprime de tant de manières nous écœure jusqu'à la nausée ... Elle respecte encore moins les lois et les petits scribouillards législateurs qui ont pour fonction de favoriser ceux qui ont les moyens. Parler de rébellion amène implicitement à la question de la répression ... Parler de répression comme d'un « fait divers », revient en quelque sorte à considérer la révolte et la résistance comme une erreur, un accident ou pire, comme une « tare » ...

Pourtant, ce sont ce désir ardent, cette aspiration (vers la liberté et l'égalité) qui guident nos pas et rendent notre imagination féconde, traversant océans et continents ... Le compagnon Axel Osorio a raison, quand il écrit : « *N'importe quel engin peut être désactivé, mais pas notre volonté. Les câbles qui déclenchent notre haine, notre action, notre amour de la liberté, ces conducteurs, ils ne parviendront jamais à les couper. Notre mépris du Pouvoir ne peut être ni réformé, ni corrigé* ». Si les oppresseurs craignent quelque chose, ce n'est certainement pas nos engins artisanaux (en fin de compte, ils nous surpassent sur ce terrain), mais les idées qui nous déterminent à rompre avec le « statu quo », l'amour qui nous pousse à dépasser n'importe quel obstacle et danger, nous rendant téméraires ... Ils craignent que les peurs qu'ils nous vendent cessent d'être effectives et réelles et que commencent nos actions pour déconstruire leur Système de merde ...

Enfin ... la lecture de ce livre en mémoire de Mauri a éveillé en moi de nombreuses idées, réflexions et sentiments ... Et j'aimerais contribuer à continuer à me souvenir de lui avec quelques journées de lutte internationale, dans la mesure de nos possibilités ... sans oublier la situation des compagnons chiliens [arrêtés] en Argentine... Étant donnée la dispersion géographique et carcérale, une grève de la faim symbolique est la seule manière de nous rencontrer entre prisonniers et compagnons anti-autoritaires ... Espérons que l'offensive contre l'Etat/Capital (et ses sbires) soit contagieuse et virulente ...

Une accolade aux compagnes et compagnons enfermés à Alessandria (et dans le reste de l'Italie), en Argentine, au Chili, en Grèce et partout dans le monde ... A Marco Camenisch en Suisse (avec le désir que nous unissions nos efforts pour sa libération immédiate ...). Et bien sûr aux individualités et groupes d'affinités qui nous apportent tant de tendresse et de solidarité par leur présence inébranlable.

Pour l'Anarchie !

Gabriel,  
centre d'extermination de Aachen,  
25 octobre 2009

1. Ndt : Gabriel a eu accès à une pré-édition du livre *Mauri... l'offensive ne t'oublie pas*, qui recueille des textes, dessins et expériences de Mauricio Morales (tué le 22 mai 2009 par l'engin explosif qu'il transportait pour attaquer l'école de gendarmerie) et de ses compagnons. Ce livre est sorti lors de la semaine d'agitation avec les séquestrés de l'Etat chilien du 16 au 23 novembre 2009. On pourra aussi lire en français *Peste noire. Autour de la mort d'un compagnon au Chili mais pas seulement*, numéro unique, juillet 2009, 16 p.



# A un an de la mort de Mauri

{Lettre écrite pour une discussion  
dans un local anarchiste au Chili}

---

Chers compagnons et compagnonnes :

Savoir que ces lettres seront lues par des complices dans la révolte me facilite énormément le fait de les écrire ...

L'écriture n'est pas une activité qui me plaît ou me satisfait particulièrement, peut-être parce qu'elle me laisse toujours l'impression de n'être pas parvenu à refléter sur le papier tout ce qui agite mon esprit et mon cœur ... tout ce qui ne peut s'exprimer par des mots ... Pourtant les mots sont nécessaires pour communiquer et tenter de comprendre/analyser de quoi nous parlons ; ce que nous voulons voir exister et ce à quoi nous parvenons ; ce que nous refusons, envisageons et désirons, etc, etc.

La date anniversaire de la mort au combat de Mauri approche ... Dans l'air, de nombreuses questions en suspens attendent des réponses, réponses qui

gèneront inévitablement plus de questions encore ... Ce raisonnement nous amène ainsi à constater que la vie, l'existence consistent à « se répandre » en questions et qu'il revient à chacun, chacune de se les poser et d'y répondre par et pour soi-même...

Cependant, nous ne pouvons permettre que le questionnement de toutes choses de manière théorique (quand il s'agit d'un exercice purement intellectuel), nous embrouille au point de nous paralyser dans le processus d'émancipation individuel et collectif que nous menons face aux diverses réalités qui façonnent, conditionnent et participent à nos existences aliénées ... Nous ne pouvons (et ne devons) pas permettre que notre projet de lutte se base uniquement sur des « impulsions » émotionnelles (comme la perte de nos précieux compagnonNE d'idées et de lutte). Ce genre de réactions ne nous aide

guère à éclaircir le champ des IDEES, alors que celles-ci (partagées) prévalent précisément sur le temps qui passe ...

Je veux dire par là que notre « détermination » de révolutionnaires et d'anarchistes dépasse la compréhension théorique des diverses réalités qui nous « entourent », nous « aliènent » et nous « absorbent » de mille manières ; comme elle ne consiste pas non plus à créer ou recréer des icônes et des légendes qui nous « stimulent » pour nous rebeller. En effet, la réalité qu'il nous est donnée de vivre est en elle-même suffisamment dure pour que nous ne nous replions pas sur des positions de type baroud d'honneur ne contribuant en rien à nous renforcer sur les aspects essentiels : théorie et praxis, méthodes et finalités, formes organisationnelles et stratégies de lutte au niveau local comme international ... (autant de questions à débattre dans chaque groupe d'affinité).

Il ne s'agit évidemment pas davantage de placer les idées (ou les manières de s'organiser) « au dessus » ou « avant » les êtres que nous avons perdus en chemin. D'ailleurs, les idées et les formes organisationnelles n'existent que par celles et ceux qui d'une manière ou d'une autre les font vivre.

Par respect pour les compagnons et compagnonnes qui sont tombés, ne les « stylisons » pas en « martyres » et ne les dégradons pas en « objets » ... Faire cela signifierait que nous entendons notre acharnement à combattre comme quelque chose de « missionnaire » qui atteindrait son apogée dans le « sacrifice », au lieu de le considérer comme un rapport éthique émanant des nécessités et des responsabilités (de la conscience) qui nous poussent aussi bien à réfléchir qu'à agir.

Nous n'avons pas besoin de reproduire des schémas de l'aliénation et de la domi-

nation pour les combattre ...

Quand la mort nous surprend à l'improviste, ce sont les vivants qui se questionnent sur son « sens » et sa « signification » ... Les morts ne peuvent pas nous répondre ; seule leur vie et leurs actions passées peuvent nous donner quelques indices sur ce qui a motivé nos compagnons à être ce qu'ils furent, à « sortir » des masses.

Peu importe que nous ayons connu (ou pas) telle ou tel compagnon assassiné ou tombé au combat dans l'histoire et dans le vaste monde ; ce qui nous relie c'est l'amour que nous éprouvons et partageons avec celles et ceux qui ont lutté (et luttent) pour la dignité et la liberté dont tous et toutes doivent pouvoir naturellement jouir (et non par quelque « Droit » divin ou humain), au-delà des « sigles » et des « idéologies » ...

De la même manière que nos idées survivent au passage du temps (contrairement aux « idéologies » et aux organisations qui finissent par se transformer en parodies d'elles mêmes), celles et ceux qui prônèrent (dans les faits) une cohérence avec laquelle ils furent conséquents jusqu'à la fin de leur vie restent présents dans notre mémoire (et dans nos cœurs) ... Tout cela fait partie de notre « arsenal théorique » et de notre mémoire historique : des idées qui nous servent à réaffirmer notre détermination révolutionnaire et des exemples que nous pouvons suivre dans la vie comme dans l'action ...

Ce n'est pas un hasard si des compagnons et compagnonnes insurgées dans une grande partie du monde ont « pris » le nom de Mauricio Morales pour « baptiser » leurs actions ou leurs groupes, « noyaux », « cellules » ou « brigades » ... C'est une vieille « tradition » révolutionnaire à caractère symbolique (comme le sont certaines dates du calendrier), destinée à honorer leur mémoire et à

rappeler à ceux qui pensent que la mort met fin aux idées que d'autres ont « pris la relève », que la lutte continue, comme la vie ...

Quant à l'objectif qu'avait choisi Mauri pour y déposer son engin explosif (Une Académie de Matons), il est tout à fait respectable (non seulement pour n'importe quel anti-autoritaire, mais pour quiconque connaît la fonction et le rôle de ces « négriers » salariés)

Je pense sincèrement qu'aucun maton ou « fonctionnaire » n'est surpris du mépris qu'il suscite chez les pauvres (et à la différence d'eux, nous sommes toujours davantage dans tous les pays). En fin de compte, ces maillons ne vivent-ils pas sur la terre et de la gestion/administration d'institutions destinées à trier et exterminer (certes de manière fort « civilisée » et « démocratique ») celles et ceux qui s'opposent à la pensée dictatoriale et au projet du Système de domination ?

Laissons un instant de côté mes idées d'inspiration anarchiste ... quand je parle pour la justifier (selon ma perspective éthique) de la violence contre toute institution qui se nourrit de la souffrance et de l'exploitation des êtres humains, je le fais après plus de 25 années passées dans des prisons de toutes sortes (pour mineurs, pour majeurs, de sécurité maximale, en détention « normale », etc). J'ai donc connu cette réalité de près et non pas à distance, par ce qui en « filtre » aux infos pour venir alimenter l'imaginaire rebattu et typique du « citoyen » pétri de propagande étatique. Ce prisme sert en effet à réifier et à caricaturer les prisonniers comme des « monstres » qui, par conséquent, méritent toute la rigueur de la violence d'Etat. Quand j'évoque la violence d'Etat, je ne parle pas seulement de ce que dicte le Droit, même si de fait le Code Pénal (comme Civil ou Militaire) est un instrument indispensable pour les

castes dominantes du capitalisme (qu'il soit financier ou pas, national ou international), afin d'assurer un contrôle social qui se veut absolu et d'anéantir la dissidence politique.

La classification permanente en tant que « délits » de comportements et d'attitudes divergeant de ce qui peut être « toléré » ou « ignoré » – et je ne me réfère pas là uniquement aux aspects matériels ou relatifs à la propriété privée/étatique, mais aussi à ce qui relève de la sphère intime et individuelle (personnelle et intellectuelle, politique, culturelle etc.) –, fait que personne n'est « à l'abri » de se retrouver coincé dans les mailles de leur toile d'araignée.

Quand quelqu'unE (pour quelque raison absurde que ce soit) tombe dans les mains de ces « fonctionnaires publics » (policiers, juges, matons, etc.), il comprend, souvent pour la première fois, ce que signifie vraiment perdre la liberté et un prétendu statut de « citoyen de plein droit ». Mais que veut dire ce statut en réalité ? Il ne s'agit que d'un mot vide. Un citoyen n'est personne, ce n'est qu'un numéro (celui de sa carte d'identité, de la sécurité sociale, de son compte en banque...) dont les statistiques sont remplies. Quand à la personne emprisonnée, elle n'est plus que « criminelle », car tout ce qui tombe dans ce filet serré est criminel ...

A peine les portes de la prison refermées derrière elle, elle comprend que ce qu'elle a cru posséder (y compris ce qu'ils appellent des « Droits ») n'est rien. La « réification » de l'individu n'est possible que par sa « malléabilité » permanente. Le « rituel » qui consiste à le faire se dénuder intégralement et l'humiliation que suppose le fait de devoir montrer son corps nu à n'importe quel uniforme qui te l'ordonne est « le moindre des maux » ...

Une institution fermée (prison, centre

d'internement, pour les jeunes, les migrants, les vieux, les malades etc.) ne peut être gouvernée que par un système draconien reposant sur la terreur et le contrôle total ...

Je n'exagère pas en disant que le maton dispose en prison d'un pouvoir absolu sur tous les aspects de la vie des personnes emprisonnées qui n'ont des « droits » qu'en pure rhétorique...

Bien sûr, les prisons ont « évolué » et se sont perfectionnées au cours des 25 dernières années, tant au plan structurel/technologique, que dans leurs manières d'appliquer et d'entendre la gestion/administration à tous les niveaux.

En être un témoin direct et m'en retrouver « client » (évidemment involontaire et bien malgré moi) durant des décennies explique et légitime le fait que je justifie la violence non pas seulement comme un choix « tactique », mais comme nécessité indispensable.

Ce que j'écris peut paraître bien « radical » (surtout à celles et ceux qui n'ont aucune idée du sous-monde carcéral terroriste) et sera sans doute « classifié » dans leur Code Pénaux dans la rubrique « apologie de la violence », mais la réalité est bien pire encore, et au point où nous en sommes, leurs codes et lois m'importent guère.

Le prisonnier ou la prisonnière ne peut préserver sa dignité et sa raison qu'en tentant d'altérer radicalement la normalité du régime imposé et en essayant par tous les moyens de radicaliser ses compagnons. Vu que ces institutions et leurs sbires s'arrogent le monopole de la violence, il n'est pas logique de penser que l'on peut ou que l'on doit écarter la violence comme moyen d'autodéfense (et je pense que c'est aussi approprié pour « la rue »).

Si nous considérons que les prisons sont à une échelle réduite un fidèle reflet du Système et de sa Société, nous pouvons comprendre que depuis des siècles (Kropotkine écrivait déjà un essai sur les prisons à la fin du XIXe siècle), le regard des révolutionnaires (et pas seulement des anarchistes), comme de certains sociologues (tel que Foucault) se soit posé et arrêté, avec des perspectives différentes, sur le système carcéral pour en analyser la fonction ...

Nous avons aussi à notre disposition des centaines de récits autobiographiques permettant à celles et ceux qui s'y intéressent de connaître plus en détail la vie entre les murs (la liste serait interminable). Certaines des révoltes les plus sanglantes dans les prisons du monde entier se sont déroulées (et ce n'est pas un hasard) aux Etats-Unis : Alcatraz, Saint-Quentin, Attica ... et ce n'est pas non plus un hasard si par exemple les Black Panthers ont pris conscience de l'importance stratégique et politique des prisons et des luttes anti-carcérales ...

Pour revenir à Mauri, beaucoup de choses se sont passées depuis sa mort au combat ce funeste 22 mai 2009. Les chronologies d'actions directes dans divers contextes avec une présence insurrectionnelle démontrent à mes yeux l'importance des communiqués comme des actions. La meilleure théorie est celle qui vient de la praxis.

Des documents et des informations que j'ai reçus et lues, je retire par ailleurs l'importance d'assumer la responsabilité de nos actions ... y compris quand les résultats en sont catastrophiques ... La traduction et la diffusion de textes de celles et ceux qui partagent avec nous la praxis insurrectionnelle me semble également essentielles ...

Je veux croire que la grève de la faim

passée a servi à montrer qu'en nous mettant « à l'ouvrage », nous pouvons aussi recueillir des résultats visibles et concrets qui vont au delà des « branlettes mentales »... Je veux croire aussi que les attitudes et les actions parlent d'elles mêmes, sans qu'il y ait besoin de grands « efforts intellectuels » ...

Notre attitude doit être en tout moment et partout un clair appel à l'action. Peut-être la position la plus honnête que peut conserver un « séquestré politique » (et il ne s'agit pas d'oublier celles et ceux qui, sans être des « politiques », sont animées par les mêmes désirs de rébellion), lorsque les conditions d'enfermement le mettent en condition de ne plus savoir « sur quel pied danser » devrait être de garder le silence, plutôt que de tenter de justifier les contradictions qui l'accablent avec des discours obscurs et rhétoriques qui ne convainquent personne.

Les réflexions (ou une partie d'entre elles) que je fais depuis « ma » cellule (dans laquelle je suis enfermé 23 heures sur 24) sur les luttes qui se donnent dans le monde suscitent en moi toujours plus de questionnements qui m'aident bien peu à éclairer la direction à suivre .... Faire ce constat (et beaucoup d'autres raisons encore) provoque un certain repli sur moi-même et a pour effet que j'écris moins ces derniers temps. Je n'aime pas « écrire pour écrire », et je suis conscient de mes limites quant au fait de me prononcer sur tout ...

Une des choses que je n'arrive pas à comprendre est comment il est possible que l'expropriation reste de fait une pratique marginale (avec des exceptions qui peuvent se compter sur les doigts de la main) prise en charge par un nombre restreint de compagnonNES. C'est particulièrement le cas si nous prenons en compte les déplacements qui peuvent nous per-

mettre de connaître d'autres réalités et personnes affines, l'aide à apporter aux compagnonNES en difficulté ou l'acquisition de papiers, d'armes, d'imprimeries etc., autant de nécessités qui se posent et pourtant impossibles sans de grandes sommes d'argent...

Que cela nous plaise ou non, nous vivons dans un Système, une Société capitaliste et l'argent nous facilite énormément la tâche ... C'est comme ça.

Autre chose enfin, je suis conscient que l'union fait la force, mais en y réfléchissant, je me rends compte que cette « union » ne peut se construire qu'en partant de la base des individus et de l'affinité qui se définit dans les nécessités réelles, les intérêts et les objectifs de ces individualités et groupes.

Je crois fermement au principe fédératif et à l'engagement public de « pactes associatifs » (au niveau national comme international) que beaucoup connaissent déjà ... Je crois aussi au fait de s'organiser sans pour autant renoncer à son individualité. Peut-être, est-il, comme toujours, à la fois fondamental et très compliqué de trouver l'équilibre ...

J'aimerais que ces mots puissent contribuer à vous motiver à trouver des « moyens », des « formes », des « complices » dont nous avons tous besoin pour combattre efficacement le Système de domination ...

De ce lieu froid, je donne l'accolade avec amour et rage à toutes les compagnonnes et les compagnons présents aujourd'hui...

Mauricio Morales présent ! Comme celles et ceux qui sont tombés au cours de la lutte.

Gabriel  
Aachen, le 4 mai 2010



## Toujours avec les rebelles

---

Au Chili, une centaine de prisonniers ont brûlé vifs, enfermés dans « leurs » cellules ... au nom de la sécurité, qui se voit placée au-dessus de toute logique rationnelle et humaine ...

Les familles, amis et proches ont assisté impuissantEs au carnage et vu leurs fils-frères-époux et compagnons se réduire en cris, en cendres et en fumée ... comme autrefois là-bas à Auschwitz ... ou comme tant de fois au cours de l'histoire et dans le monde entier, lorsque des individus et des communautés se sont levés rebelles contre la domination et l'injustice ...

Les « moins que rien » dans cette guerre sociale se font exterminer et exploiter sans que leurs voix, leurs souf-

frances et leurs rebellions ne soient prises en compte par celles et ceux qui prétendent être de leur côté ...

Il est triste de voir, de constater que certainEs, face à la tâche à mener avec un acharnement amoureux et combattif, ferment les yeux (ou détournent le regard), se bouchent les oreilles et n'ouvrent la bouche que pour tisser des « réflexions » qui n'expliquent que le néant et leurs misères. La lutte s'élève alors au rang d'équation politique, de calcul mathématique, d'abstraction idéologique ...

Il suffit de vouloir entendre ... il suffit de vouloir intervenir (avec volonté et détermination) sur cet ensemble de choses qui tente de (et souvent parvient à) nous

dégrader au rang d'objets et de sujets passifs de l'histoire ; à commencer dans le quotidien de notre existence ...

Il suffit de voir « les choses » comme elles sont et de prendre parti ... Pour celles et ceux qui se dressent fièrement contre la terreur de la domination et tant d'autres qui se font broyer sans pitié dans ses engrenages et ses mensonges ...

Je ne désire pas une anarchie hédoniste et contemplative ... mais une anarchie qui donne des réponses claires et concises à chaque situation concrète qui nous affecte et nous intéresse ; qui nous meut et nous émeut ...

Les noms et les appellations ne servent pas à grand chose, si derrière les mots il n'y a pas des compagnons et des compagnones déterminées à agir et éprouvant à la première personne la violence systématique du Pouvoir ... Certains prétendent (et peut-être même y croient-ils) que notre « violence » justifie la répression ... comme si la répression et le pouvoir avaient besoin de « justifications » ... Ils n'ont pas encore compris que tous les rapports et les interactions du Système reposent précisément sur le pouvoir dont ils disposent sur nous à tous les niveaux ...

Rien n'est plus déplorable qu'un esclave satisfait ... un individu dépouillé de mémoire et de dignité ... Il vaut mieux être conduit à l'échafaud pour se révolter que vivre cent ans en « liberté conditionnelle », conditionnée par les peurs et les mensonges qu'ils nous ont vendus et nous inculquent ...

En ces mois d'hiver, des nouvelles de révoltes et de répression sont parvenues jusque dans « ma » cellule ... des compa-

gnonNES rebelles exhibés comme des trophées à la télé ... leurs cris de guerre sont passés sous silence, tandis qu'une voix off tente de nous expliquer à quel point ils sont « méchantEs » ... d'autres images sont éloquentes (malgré la propagande) et mon cœur s'agite en voyant la douleur et la rage qui animent les proches des prisonniers brûlés vifs ... A Karlsruhe (Allemagne) les « Gentleman » sont abattus par la police : un couple de braqueurs qui durant plus de 15 ans ont vécu en expropriant des banques sans passer par « l'Arc de Triomphe » du travail salarié ... leurs corps froids comme les flocons de neige qui les recouvrent, alors qu'alentours résonnent les cantiques de Noël ... Des prisonniers rebelles montent sur les toits pour crier d'en haut : nous restons debout ...

Oui, nous restons debout ... ou bien « contemplatifs » à regarder « ces moins que rien » se frayer à coups de dents un chemin dans la vie, alors que nous nous contentons de nous gratter le nombril ...

Pour celles et ceux pour qui la solidarité est un impératif éthique et non pas un chapelet de mots vides de sens, l'heure est venue d'agir ... avec celles et ceux qui se soulèvent et se révoltent ... toujours avec les rebelles, pour la liberté ...

Gabriel  
Aachen, décembre 2010

Le 13 juin 2012, l'opération policière *Ardire* (*Audace* en français) se traduit par une quarantaine de perquisitions dans des logements de compagnonNEs et des locaux anarchistes du Nord au Sud de l'Italie. 24 personnes sont mises sous enquête et 8 sont arrêtées, toutes sous le coup de l'article 270 bis (association subversive à finalité terroriste). En l'occurrence, elles sont mises en lien avec la FAI Informelle et avec différentes attaques revendiquées par celle-ci. L'opération est orchestrée par la Procureur de Pérouse, Manuela Comodi et exécutée par les ROS (service spécial des carabinieri). En parallèle se met également en branle l'habituel et insupportable spectacle médiatique, qui a pour coutume d'agiter le monstre en « une » pour mieux occulter l'inconsistance des accusations.

Les compagnons et compagnonnes arrêtées sont Sergio Maria Stefani, Alessandro Settepani, Paola Francesca Iozzi, Stefano Gabriele Fosco, Elisa Di Bernardo, Giuseppe Lo Turco et Giulia Marziale. Des mandats d'arrêt sont également délivrés contre deux compagnons déjà incarcérés : Marco Camenisch (en Suisse) et Gabriel Pombo Da Silva (alors en Allemagne).

Depuis, Paola, Katia et Giulia ont été placées aux arrestations domiciliaires. Les autres sont encore en prison.



# Lettre sur l'opération Ardire

---

*« L'Anarchie redeviendra synonyme de jeunesse. Elle bousculera de nouveau l'état de choses qui nous étouffe et nous broie ; pour résister et RESISTER TOUJOURS. Pour défendre tout ce qui est à nous : la liberté, le droit à la vie, le droit à tout ce qui nous est indispensable, tant matériellement que spirituellement. Et si nous tombons au cours de la lutte, nous aurons au moins la satisfaction de tomber nos armes à la main.*

*Et avec la jeunesse (celle qui ne se compte pas en années, mais à l'ardeur toujours renouvelée pour toutes les résistances et toutes les attaques), nous irons jusqu'au comble de l'AUDACE ... »*

Anarchia !, Mario Vando

CompagnonNEs,

Que les mass-media fassent partie intégrante de la machinerie du Pouvoir, voilà qui est démontré plus clairement que jamais en cette occasion ... Pour ma part au moins, je me suis demandé comment il est possible qu'à l'instant même (le 13 juin) où des centaines d' « uniformes » donnaient l'assaut aux domiciles (et autres espaces du mouvement) de douzaines de compagnonNEs et de leur famille, l'« ordinanza d'arresto » (mandat d'arrêt) ait pu se trouver sur la page web du proxénète Silvio Berlusconi, prête à être téléchargée en « PDF » ... ???... Et ce d'autant plus que beaucoup d'entre nous, les « inculpés », n'avaient même aucun moyen de savoir ce que signifiait cet assaut ...

Longtemps avant cette « prémisse » (accusatoire), et de manière intermittente au cours des dernières années, d'autres « plumitifs » du régime (ainsi que des « éléments du mouvement » italien, suisse et allemand) m' (et « nous ») avaient déjà montré(s) du doigt (ces petites balances mesquines de jardin d'enfants), nous « accusant » dans leurs pages et « sites internet » (sans parler des « conférences de presse »), soit de « théoricien », soit de « militant » et/ou « activiste » de la Federazione Anarchica Informale, etc, etc, etc ... sans oublier les insultes d'une partie du « mouvement » nous traitant d' « infiltrés policiers », de « provocateurs », d' « agents de la réaction », etc, etc, etc ...

Évidemment, et pour doter de « quelque substance » une telle « accusation », il leur fallait s'inventer et « trouver » des « complices » sur le sol italien ... Alors la recherche est lancée, il ne pouvait en être autrement, dans les cercles des suspectEs habituelLEs : anarchistes avouéEs, individualistes impénitentEs, irréductibles iconoclastes ; solidaires et nihilistes ; très certainement pas unE pacifiste Tolstoïen/ne, en ces temps où le « pacifisme » (de pacotille) s'est imposé comme impératif idéologique dans tous les « ismes » ...

Ainsi, les sbires du pouvoir se sont chargés, centrés et concentrés sur le fait de frapper plusieurs de mes compagnonNEs sur le sol italien ...

Des compagnonNEs comme Elisa et Stefano qui, depuis plusieurs années, s'étaient attachés à prendre soin de moi en remplissant « ma » cellule de chaleur et d'af-

fection ; à me faire participer aux luttes en cours dans le monde entier ; à m'envoyer des réflexions et des débats sur les questions les plus variées et intéressantes pour nous les anarchistes ; à me faire parvenir des textes, des nouvelles, des lettres relatives à nos compagnonNEs emprisonnéEs ainsi qu'aux divers montages et processus répressifs pour apprendre de tout ceci et affûter nos armes pour la guerre sociale (ou antisociale) en cours ...

Sans parler de Tomo (Giuseppe Lo Turco), séquestré pour « diffuser » et « traduire » de la contre-information du « mouvement » ! Et que penser/dire de Sergio Maria Stefani et Alessandro Settepani « coupables » de participer à une grève de la faim ! Quant à Paola, Katia et Giulia : de quoi, par la barbe de Bakounine, les « accuse »-t-on ???

Enfin ... Je ne suis pas avocat, et les aspects techniques et juridiques du langage du Pouvoir sont des choses que je méprise ouvertement. Je ne rentrerai donc pas dans quelque « évaluation » sur les « interminables chamailleries » de sbires et de juristes de troisième classe ...

#### « CULMINE »

Je considérais *Culmine* comme une « maison », une « voix » dans le monde digital, où pouvaient confluer inquiétudes et espoirs ... Un espace où l'on pouvait « injurier, blasphémer, cracher » sur toutes celles et ceux qui arborent ostensiblement leur monopole de l' « information » et de la « violence » ... En des temps d' « incertitudes » et de « crises diverses », cela est davantage poursuivi et « puni » que les satrapes et la corruption.

De nos jours, il est en effet très « dangereux » de dire et de diffuser les idées anarchistes ; le fameux FAI DA TE (Ndt : fais par toi-même, en italien dans le texte), n'attends personne, qui puisse ensuite te

mettre un collier autour du cou pour te promener en laisse comme un « petit chien dressé » ... Sois poète et expropriateur, comme Renzo Novatore (NdT : en italien dans le texte).

Avoir « géré » ce blog, est un autre des « délits » d'Elisa et de Stefano : « délit » aggravé par l' « isolement judiciaire », la censure systématique et la plus vile vengeance que ces rats en uniforme appliquent à celles et ceux qui usent (abusent ?) des « sacro-saints » droits dont les « citoyenNEs » sont supposéEs disposer dans un « Etat Démocratique », tels que le « droit d'informer », etc, etc, etc ...

Et oui, les prisons démocratiques se caractérisent généralement pour leur amour des « droits de l'Homme », que leurs matons défendent à coups de matraque, d'isolement, de censure, de vol et de viol, etc, etc ... Que la démocratie est belle ! Pourvu qu'ils me donnent encore 30 ans de plus pour que je finisse par me réinsérer !

*« Ne pleure pas, parce que tu ne vois pas le soleil ; les larmes t'empêcheront de voir les étoiles ... »*

Jacques Mesrine (*L'instinct de mort*)

Pour moi, la fonction de cet opéra-bouffe intitulé « Ardire » est très claire : il a été monté et orchestré par des « managers du divertissement médiatique », des ordures en toge (comme la Comodi) dans les affaires de gravir les échelons de leurs dégoûtantes carrières, ainsi que par des criminelLEs en uniforme (comme touTEs les criminelLEs !) comme Gianpaolo Ganzer, pour se « réhabiliter » de son passé de dealer.

Sa fonction est de se débarrasser de celles et ceux qui dérangent en diffusant de la contre-information, d'empêcher de parler du nouvel anarchisme révolutionnaire et d'être solidaire : aussi bien dans les luttes antagonistes qu'avec les prisonnierEs

anti-autoritaires qui prolifèrent dans le monde entier ; de semer la « zizanie » entre les diverses réalités du mouvement combatif, en prétendant nous réduire à être « spectateurs et consommateurs » des allégations décontextualisées, manipulées, tendancieuses, exagérées et ouvertement mensongères de leurs « fascicules » juridiques ; fruits d'écoutes domiciliaires et de conversations téléphoniques (que nous savions évidemment enregistrées), de surveillance de correspondance et de textes parus au cours des dernières années et lors de multiples débats/luttes au niveau international ...

Comme la frustration de ces imbéciles de l' « intelligence militaire » et de la magistrature italienne doit être grande !!! Plus de 10 ANS et non seulement ils n'ont réussi à « arrêter » aucun/e compagnonNE de la *Federazione Anarchica Informale* (sur le sol italien), ni et surtout pas à ARRETER l'avancée d'une proposition de lutte et organisationnelle aussi digne et légitime que peuvent l'être d'autres ... il est inutile et absurde de rentrer dans des évaluations ou argumentations sur les délires et les stupidités qui abondent dans ces 227 pages ... En somme, je me torche le cul avec cette ordonnance, comme je l'ai fait dans le passé avec les sentences des magistrats post-franquistes ...

*Épopée d'amour que la nôtre.  
Jouer autour du feu qui fait des efforts  
surhumains pour nous brûler ;  
Créer le danger ;  
Courir le long des précipices les plus  
abrupts pour exercer ses muscles ;  
Créer la force ;  
Et courons toujours avec la même ferveur,  
au même rythme ;  
Agir.  
Par delà toutes les critiques.  
Par delà la « morale ».  
Par delà le mal.*

*Par delà la vie.  
Pour la vie.  
Et nous ne sommes qu'au début.  
Nous irons ainsi, vers le but inaccessible :  
En créant,  
Conquérant.  
Aimant.  
L'impossible.  
L'intangible.  
La vie.  
« Dans la mort, pour la vie ».  
Dans la mort, pour l'amour ...  
Severino Di Giovanni*

En ce qui me concerne, je n'ai jamais occulté (tout au contraire) mes « sympathies » et mon affection pour des organisations informelles (stables et avec des « sigles ») comme LA FEDERAZIONE ANARCHICA INFORMALE, les CCF, les CARI-G. Praxedis Guerrero (parmi beaucoup d'autres), ainsi que pour toute cette « galaxie » de Groupes Insurrectionalistes (certains sporadiques dans l'espace et le temps) et Individualités qui ont fait de l'ACTION, LA THEORIE et la COMMUNICATION la base et l'essence de leur être, à partir desquelles affronter le système de domination et ses multiples appendices répressifs ...

Ce ne seront pas les presque 30 ANS que j'ai passés séquestré, ni leurs menaces de plus de « procès/prison » et d'isolement qui me feront renoncer à mes IDEES et SENTIMENTS ...

Je veux expliquer/spécifier que mes IDEES ne se basent pas « seulement » sur ce que j'ai lu et débattu tout au long de ces années, en solitaire et/ou accompagné, mais qu'elle proviennent aussi et fondamentalement de tout ce que j'ai VU et OBSERVE à la première personne dans leurs camps de concentration et d'extermination prolétaire. C'est de là que j'extraits toute ma force, mon amour et ma haine ... de quoi foutre dois-je me « repentir » ? D'avoir été

un témoin d'exception de tant d'horreur et de perversion ? D'avoir résisté (et de résister) à un système conçu pour broyer jusqu'au dernier souffle de vie ? De rêver, et dans la mesure de mes possibilités extrêmement limitées, de dire et crier : allez, je chie sur dieu et vive l'anarchie !!! ?

Transgresser en mots comme en actes ; aller au-delà des prisons « idéologiques » qui, telles une toile d'araignée, tentent de nous attraper toutes et tous pour absorber notre individualité et nous faire « défilier » martialement, un petit drapeau à la main et la tête vide, pleine de slogans de manifs ...

J'ai la certitude qu'il n'y a pour moi (comme pour beaucoup d'autres) pas de possibilité de sortir de prison en me basant sur leurs lois ... car leur légalité exige de moi que je renonce à mon identité politique ...

Et évidemment renoncer à sa propre identité politique, signifie non seulement se trahir soi-même, mais aussi toutes celles et ceux qui nous ont précédé dans cette longue marche pour la dignité et la liberté. Il n'y a rien d'héroïque ni de volonté de « martyr » (le cimetière en est plein) dans cette considération. C'est ce que je pense sincèrement de tout mon cœur, et c'est pourquoi je suis prêt à « payer le tribut » d'être cohérent avec moi-même et tout ce que je pense et sens ...

J'aimerais qu'on ne confonde pas la dénommée opération Ardire avec la supposée désarticulation de la FEDERAZIONE ANARCHICA INFORMALE ; c'est ce qu'aimeraient (dans leur rêves humides) le duo Ganzi-Comodi !!!

J'ignore dans quelle mesure je pourrais être responsable de la « création », « organisation », et/ou « planification » de la FAI/ FRI et/ou de leurs « campagnes » ... mais je peux seulement dire que, si c'était le cas, je m'en sentirais très honoré et fier ...

Je veux profiter de cette lettre pour donner l'accolade à touTEs mes compagnonNES (que je les connaisse ou pas) « co-inculpésEs » (quel terme de merde !) dans la dénommée « Operation Ardire », avec FORCE et AMOUR ; de cellule à cellule, de cœur à cœur ... A Marco Camenisch (et qu'une fois pour toutes nous nous bougions toutEs pour l'arracher aux serres de l'oligarchie atomique et capitaliste de l'Etat suisse...) de qui j'ai tant appris et que j'apprécie tellement. Donner l'accolade aussi à nos frères et sœurs incarcérésEs, à Mexico à Mario López (Tripa) en lui souhaitant qu'il guérisse vite et qu'il continue à nous faire cadeau de ses « caresses de papier » inspirant des feux de joie dans les nuits complices. A Felicity Ryder, huye compañera, huye (sauve toi compagne, sauve toi) ! Que les sales mains des flics ne t'atteignent jamais !!! Au Mexique encore, une forte accolade rageusement anarchiste à toi, Gustavo Rodriguez, (nécessaire et beau ton apport écrit contre les « Imbecillis ») et à touTEs nos frères et sœurs de guerre sous cette latitude du Globe Terrestre. En Bolivie, à Henry Zegarrundo, otage des geôles de Evo Morales et de sa « garde rouge » ... et un clin d'œil amoureux aux « Noctilucas Descarriadas » que je salue le cœur au poing ... Au Chili, à toutes celles et ceux avec qui nous nous « connaissons » déjà (j'écris bientôt, le courrier est arrivé ... bisous à Nahual ... ) et à celles et ceux avec qui, sans nous connaître, nous nous savons et sentons proches ; à celles et ceux qui sont encore au C.A.S et spécialement à toi, Tortuga, que nous aimons tant dans cette partie du monde ... Et je n'oublie pas (comment le pourrais-je !) mes frères et sœurs argentinEs (les « prisonniers » comme celles et ceux qui continuent « libres » à mettre des grains de sable dans les engrenages du système), même si je suis obligé de constater que cela fait longtemps, très très longtemps que je ne « donne pas signe de vie » ... impossible de venir à bout de

tant de correspondance !!! Et, volant à l'autre bout du monde, en Indonésie, je vous salue et vous donne l'accolade, Eat et Billy, dignes et fiers militants de la FAI et pas seulement !

Et comme cela devient habituel, les frères et sœurs des C.C.F qui font pâlir leurs misérables bourreaux en toge et en uniforme par leur attitude combative et digne ... En lisant leur nouveau texte : « *Le chaos est aux portes* », je me sens très fier d'être anarchiste ...

Avec des compagnonNES comme vous, impossible de ne pas marcher la tête haute et le regard traversant les murs et les uniformes qui, aujourd'hui, « contiennent » notre avancée ...

ILS NE NOUS ARRÊTERONT PAS !  
VIVE LES COMPAGNONS  
ET LES COMPAGNONNES !  
VIVE L'ANARCHIE !

Gabriel,  
août 2012

PS1 : J'annonce ici aux compagnonNES que je ne pense pas (car je ne le peux pas) participer à aucune grève de la faim pour des raisons de santé, mais que je l'appuierai dans la mesure de mes possibilités : en refusant la bouffe de la taule, en écrivant, je ne sais pas ... en faisant ce que je pourrai ...

PS2 : Ce texte a été écrit avant la parution de la *Lettre ouverte au mouvement italien* de Stefano Fosco, à laquelle il me faudra répondre d'ici peu. Pour le moment, qu'il soit clair que je ne souhaite pas qu'on utilise mon nom, ni que personne se cache derrière, particulièrement pour soutenir des positions que je ne partage absolument pas.



Mardi, 16 avril 2013, Gabriel est passé devant l'Audiencia nacional de Madrid. Il n'a rien déclaré sur les faits dont il est accusé en Italie, refusant ainsi d'entériner de fausses catégories comme l'innocence et la culpabilité. Seule la validité du mandat d'arrêt européen contre lui a été examinée. Les arguments de la défense ont été acceptés par le tribunal, ce qui a eu pour résultat de bloquer l'exécution du mandat d'arrêt. Pour l'instant, aucun délai n'a été fixé pour une prochaine audience. Le compagnon reste ferme et garde toute sa force.

Pour notre part, nous suivrons de près les basses manœuvres des divers Etats qui, par leurs lois, leurs guerres et la destruction généralisée n'hésitent pas à semer la terreur pour accroître le contrôle sur tous les aspects de la vie et tirer profit de tout.

Avec rage et révolte. Pour l'anarchie !

## **Solidarité anarchiste contre l'Europe des polices et contre toutes les autorités**

---

Le 13 juin 2012, après différentes opérations contre d'autres compagnons, l'Etat italien lançait une vague de répression contre des dizaines d'anarchistes, dénommée «Ardire», portant à 40 perquisitions, 24 mises en examen et 8 incarcérations. Cette fois-ci, il entendait même lui donner une dimension supplémentaire, en inculpant aussi des compagnons déjà incarcérés dans plusieurs pays européens, comme la Grèce, la Suisse et l'Allemagne. Comme d'habitude, l'Etat prétend voir sa gueule autoritaire dans le sourire de ses ennemis irréductibles, en construisant par exemple des rôles de chefs, d'exécutants et de coordinateurs au sein d'une énième «association terroriste», là où il y a des affinités, des correspondances avec les prisonniers, des luttes et des volontés d'en découdre. C'est ainsi que Gabriel Pombo da Silva et Marco Camenish, incarcérés

depuis de longues années, se retrouvent dans cette enquête suite à une grève de la faim internationale menée en décembre 2009, traités de «symboles et points de référence d'un nouveau projet subversif», dont ils seraient «les idéologues et les propulseurs».

Après 20 années passées dans les geôles espagnoles (dont 14 en régime FIES) qu'il parviendra à fuir, Gabriel est arrêté en 2004 suite à un contrôle et à une fusillade avec les flics en Allemagne. Il refera 9 années supplémentaires dans ce pays. Extradé vers l'Espagne le 25 février dernier pour y purger la fin de la peine qui l'y attendait, il a déjà été transféré trois fois en moins de deux mois. Désormais dans la prison de Valdemoro (Madrid), il sera auditionné à l'Audiencia Nacional mardi 16 avril 2013, pour que lui soit notifié le Mandat d'Arrêt Européen lancé

contre lui en mars par l'Italie, dans le cadre de l'opération «Ardire». Gabriel est déterminé à refuser cette mesure. Si la procédure est néanmoins validée, il devrait repasser devant trois juges décisionnaires environ une semaine plus tard, cette fois lors d'une audience publique...

A travers cette requête contre Gabriel pour certainement l'expédier dans l'aile de la prison de Ferrara (Italie), construite spécialement pour briser les anarchistes, et où plusieurs compagnons sont déjà à l'isolement, il s'agit d'un avertissement contre tous. Parce que les têtes doivent rester baissées, les bouches bâillonnées et les yeux fermés. Mais c'est un avertissement que nous suivrons jamais. Au milieu des prisonniers de ce monde, nous tirons aussi notre force de la non-participation, de l'insoumission, du refus face à toutes les obligations qu'ils nous invitent à respecter, et du conflit permanent avec les institutions. Et nous continuerons à défendre que, si on ne peut pas échapper à cette réalité, on peut cependant l'attaquer sous toutes ses facettes. Seuls ou en bonne compagnie, de jour comme de nuit, par les faits et par les mots.

A présent que l'Etat italien demande de lui livrer Gabriel Pombo da Silva pour continuer son sale travail, montrons leur que si les puissants savent faire concorder leurs intérêts, nous pouvons aussi leur opposer une de nos armes, celle de la solidarité des deux côtés du mur, entre prisonniers de la guerre sociale, qui elle non plus ne connaît pas de frontières.

Non au transfert de Gabriel vers l'Italie,  
A bas tous les Etats, leurs enfermements,  
leurs flics, leurs tribunaux et  
leurs trafics de prisonniers,  
Liberté pour toutes et tous !

Des anarchistes internationalistes,  
13 avril 2013

{Tract écrit pour différentes initiatives publiques de soutien à Gabriel Pombo da Silva en Espagne}



# Un bout de chemin

---

J'aime m'asseoir devant la machine à écrire, alors qu'à peine éveillé je ne sais même pas qui je suis, d'où je viens et où je vais ... alors que j'ai encore l'esprit dans une nébuleuse confuse et chaotique, par delà l'Espace-Temps et toute Dialectique ...

Peu à peu, en écrivant, je « reviens » à mon moi (quel qu'il soit ...). J'ouvre la fenêtre de « ma » cellule : j'inspire profondément l'air froid matutinal et je sens mes poumons se gonfler ... je prépare un café ; son odeur me détend ; il me rappelle un « autre temps » ... mon enfance et ma mère aussi ...

Ma mère se levait tous les matins à cinq heures pour aller travailler ... Elle mettait la cafetière sur la cuisinière et quelques minutes après flottait dans l'air cette odeur quotidienne que j'aimais tant ... Petit, j'étais convaincu qu'une des raisons pour lesquelles ma mère était si « brune » résidait dans sa consommation de café ... je ne sais pourquoi ; des idées d'enfant ...

Le week-end, je l'accompagnais au travail, je pouvais parce qu'il n'y avait pas « cours » ... Ça me plaisait de l'aider ...

Ma mère était (et est toujours) « employée de ménage ». Pour gagner son pain, elle devait nettoyer les magasins et les bureaux des autres ; elle s'est toujours montrée fière de son travail ... ou peut-être de pouvoir travailler, je ne l'ai jamais vraiment su ...

Mon père (à présent décédé) était maçon et il construisait des maisons pour les autres, alors que nous vivions dans un taudis en location ; il était aussi fier de son travail ... ou peut-être aussi de pouvoir travailler ... je ne l'ai jamais su non plus ...

Petit déjà, j'ai senti grandir en moi une profonde aversion envers ce qu'on nomme aujourd'hui le « travail salarié », mais qu'on appelait alors simplement le « travail » ... D'une certaine manière, ma réalité quotidienne m'apprenait que ceux qui n'avaient rien devaient vendre aussi bien leur temps que leurs forces à ceux qui possédaient tout ...

Quand je demandais à mes parents pourquoi il y avait des pauvres et des riches, ils me disaient qu'il en avait toujours été ainsi, depuis que le monde est monde



... La « mentalité » de mes géniteurs m'a toujours choqué ... les mendiants vivaient comme ça parce qu'ils étaient fainéants ... les putes étaient putes parce que vicieuses et perverses ... tout comme les voleurs étaient des dépravés ...

Il fallait travailler, obéir, être honnête et « bon chrétien » ... toujours disposé à souffrir et à tendre l'autre joue ... un jour, dans « l'au-delà », nous serions récompensés ...

Quand j'étais petit, j'avais honte de dire que ma mère était « employée de ménage » ... aujourd'hui, j'éprouve de la honte d'avoir eu honte de ma mère ... d'avoir eu honte d'être pauvre, comme si être né pauvre dans une famille prolétaire était un « péché », quelque chose que l'on choisit ...

Non, je n'ai pas pu m'habituer à cet « état de choses » ; je n'ai pas voulu accepter un tel ordre ... je n'ai pas voulu être un fier travailleur qui bosse pour « les autres » et qui vend pour de l'argent son temps, ses forces, toutes ses énergies et parfois jusqu'à son âme ...

\*\*\*

Pour moi, la prison n'avait rien de lointain ni de mystérieux ... la moitié de mon quartier y était passée, ou était encore enfermée ...

Les jours de parloir, je voyais tôt le matin quelques mères, sœurs et épouses (comment se fait-il que ce sont toujours les femmes qui défilent inconditionnellement et durant des années vers les prisons, alors que « les hommes » disparaissent dans la nature en peu de temps ???) se diriger avec leurs sacs plastiques remplis de nourriture et de vêtements vers l'arrêt du bus qui les déposait près de la prison ...

Ces femmes y amenaient le linge propre et la nourriture que la plupart du temps elles achetaient à « crédit », car à l'époque

l'argent, tout comme un boulot bien payé, se faisait rare dans mon quartier. C'est précisément pour cela que beaucoup étaient en taule, et pas parce qu'ils et elles étaient « fainéants », « vicieuses » et « dépravés » ... Ils n'avaient pas voulu rejoindre la diaspora de l'émigration (comme mes parents l'avaient fait) ou l'exil ... et plutôt que d'accepter l'exploitation du travail salarié ou la dictature du marché post-franquiste, ils avaient décidé de « voler » ou de « prendre les armes » contre cet ordre des choses ...

Ces femmes qui achetaient à « crédit » et défilaient comme une armée silencieuse avec leurs petits sacs plastiques à destination de la prison et qui, en de nombreuses occasions, se privaient de manger pour que leurs enfants, frères ou maris aient leur paquet de linge propre et de bouffe étaient pour moi l'incarnation de l'amour et de la solidarité ... je les aimais et je les respectais profondément.

Une de ces femmes (mère et grand-mère) s'appelait, ou nous l'appelions, Doña Cristina. Petite vieille ridée aux traits agréables, elle était minuscule ... si petite que ses sacs plastiques semblaient la clouer au sol, transformant chacun de ses pas en effort titanesque ... je l'aidais souvent à les porter jusqu'à l'arrêt de bus ...

Doña Cristina avait un fils en prison depuis douze ans ... il avait volé quelques voitures (à l'époque de Franco) qu'il vendait ensuite pour pièces aussi bien à des ferrailleurs qu'à des garagistes, pour faire un peu d'argent ... Son fils fit partie des (milliers de) prisonniers qui ne bénéficièrent pas de « l'amnistie politique » à la fin des années 70 ; il était en outre l'un de ces rebelles organisés dans la COPEL (déjà sur le déclin à ce moment-là), l'un de ceux dont personne ne voulait rien savoir ...

Si ma famille était « pauvre », celle-ci vivait dans la plus extrême misère ... les

conditions inhumaines dans lesquelles cette femme survivait (avec sa fille et les enfants de ses fils, sans « mari » ni aucune sorte d'aide économique) m'indignèrent à tel point que je décidai de l'aider.

### **C'était au cours de l'été 1982 ...**

Comme chaque matin, un essaim humain se mettait en mouvement pour se disperser dans toutes les directions comme des fourmis laborieuses ... des files et des colonnes d'hommes, de femmes et d'enfants qui partaient au travail ou en cours ... Leur apparence et leurs uniformes permettaient de déchiffrer aisément leur métier, leur école et même la « classe sociale » à laquelle ils appartenaient ...

Rares étaient ceux qui allaient au travail en voiture ; la plupart prenaient les transports en commun ou se levaient un peu plus tôt et partaient à pied ...

J'étais au volant d'une Seat 131 que j'avais volée la nuit même à l'autre bout de la ville ... mes amis avaient le regard braqué sur les rues adjacentes de la banque pour y observer chaque mouvement, chaque voiture, chaque personne, tout ...

Moi, je regardais la femme de ménage qui entrait dans la banque à cette heure matinale : le foulard qui couvrait ses cheveux, les gants en caoutchouc jaune, un petit seau en plastique dans lequel elle rangeait probablement les produits et ses ustensiles de travail ... elle me rappela ma mère qui était certainement en train de faire comme elle, mais dans un autre pays, à 2500 kilomètres de là ...

Toni me toucha l'épaule et me dit de mettre la voiture en marche, parce que là, garés devant la banque, nous allions nous faire « repérer » ...

Toni était connu comme « le gaucher » ; des années plus tard, on le retrouva as-

sassiné avec sa compagne Margot ... tous deux une balle dans la tête. On racontait que c'était l'œuvre de la police ; de la brigade anti-braquages de Vigo ...

Toni avait quinze ans de plus que moi ; il devait en avoir trente environ ... sorti de taule depuis peu, il faisait partie d'un groupe qui se chargeait de soutenir et de diffuser les luttes de prisonniers ... J'avais toujours aimé sa manière d'être. Il ne parlait pas trop et quand il le faisait, il était généralement très concret ...

Moure (qui se suicida des années après), assis à côté de moi sur le siège du copilote, me fit un clin d'œil en souriant, il nettoyait la graisse des armes qu'il avait placées sur ses genoux ...

Nous sommes alors partis vers la périphérie, où la présence policière était plus rare ; en fin de compte, nul besoin de « protéger » les pauvres de leur misère ... le flic était en ville, dans les Banques ...

Arrivés à la montagne, nous sommes sortis de la voiture pour nous étirer un peu les jambes. Nous étions las et fatigués d'avoir passé la nuit à faire des tours.

Toni a pris un bout de bois et a commencé à tracer sur le sol les positions que nous allions occuper et les différentes étapes du hold-up ... Nous avons aussi défini les routes et les chemins de fuite pour après le braquage ...

Durant cette première action, je devais rester dans la voiture et « couvrir la sortie », au cas où les flics arriveraient. Pour ce faire, Moure m'a passé un fusil à répétition de marque « Winchester » qui m'a beaucoup fait penser à ceux des cow-boys dans les films d'Hollywood ...

Le tout expliqué, nous sommes remontés en voiture et nous sommes mis en route vers notre objectif ... Chacun plongé

en lui-même, c'était le moment où il n'y avait rien à ajouter, puisque tout avait été dit : silence total, concentration absolue, une tension difficile à décrire ...

Nous sommes arrivés, je me trouvais à 20 mètres de la banque, Toni me dit d'arrêter la voiture ... Je n'étais pas encore à l'arrêt que je le vis bondir, comme mû par un ressort ; le passe-montagne enfilé et le pistolet dans la main gauche, il cria : « *allez, on y va, on y va !!!* » Moure le suivit à quelques pas, armé d'un revolver ...

Je les vis « disparaître » à l'intérieur de la banque ... quelques passants stupéfaits par la scène regardaient alternativement dans cette direction et vers moi ...

Je ne savais pas exactement ce que j'étais supposé faire des « voyeurs », mais pour me délester de ma nervosité, je décidai de descendre de la voiture et d'entreprendre quelque chose ... j'attrapai le fusil et leur gueulai un truc comme : « *allez, connards, dégagez avant que je commence à tirer dans tous les sens !!!* »

J'avais le visage découvert ... seules des lunettes de soleil me « masquaient » un peu le visage. Heureusement, il ne fut pas nécessaire de réitérer les menaces ; les spectateurs se retirèrent du plateau ... je restai hors de la voiture, en regardant vers la banque et en braquant le fusil vers les rues d'où pouvaient venir les flics ... Mon cœur battait furieusement dans ma poitrine ; j'avais envie d'une inhalation contre l'asthme, mais je me rappelai que j'avais tout oublié à la maison ... j'avais les mains en sueur ; les minutes duraient une éternité ... si les flics se pointaient, je serais prêt à tirer ... c'est l'accord que nous avions passé ... je me dis que la prochaine fois, je ne resterais pas dans la voiture ... je préférerais rentrer dans la banque ... enfin je vis mes amis sortir, ils arrivaient en courant à la voiture ... je sautai à l'intérieur, lançai le fusil

sur le siège arrière et les pris au passage ...

Dans la voiture, toute l'énergie et la tension accumulées au cours de ces moments se libérèrent ... mes amis riaient ; moi aussi ... ils firent des blagues sur ma mine avec le fusil et les lunettes de soleil ... nous foncions à toute allure sur la route prévue ... je les laissai à l'endroit convenu, où ils se mirent à l'abri avec les armes et l'argent ... je devais me débarrasser de la voiture loin de notre « base » ... j'avais pour habitude de brûler les véhicules ...

Un jour après, la señora Cristina trouva devant sa porte un sac contenant 150 000 pesetas de l'époque ... Dans le quartier apparemment des inscriptions à la peinture rouge : *Amnistie totale !!! Tous les prisonniers dehors !*

Les gauchistes du quartier parlaient des « prisonniers politiques » ... les gens ne les comprenaient pas ... au bout du compte, les « prisonniers politiques » avaient déjà été libérés par deux amnisties partielles ... ils parlent de « solidarité », de « liberté », de ... mais juste pour les prisonniers de leurs organisations ... et les prisonniers du quartier ?

Pour ma part, je n'assistais pas aux réunions « politiques » ... j'avais 15 ans et je ne comprenais pas ce qu'ils racontaient ... en plus c'étaient toujours les mêmes qui parlaient ... ils blablaient comme « les mecs de la télévision » ...

Je pris congé de mes amis en leur donnant l'accolade ... ils devaient se réunir ... moi, je préparais le cambriolage d'un magasin d'aliments (Revilla) pour distribuer la nourriture dans le quartier ... ce qui sera couronné de succès ...

Appelez-moi quand vous préparerez une autre action ... la « politique », ça ne m'intéresse pas ...

Pendant plus de deux ans, nous sommes parvenus à exproprier une grosse vingtaine de succursales bancaires, une douzaine de stations-service, entre autres actions ...

\*\*\*

Près de 30 ans déjà ont passé depuis ces scènes, ces choses, ces discours ; et pourtant, il me semble que faire une différence entre prisonniers reste d'actualité ...

Il est absurde de considérer que seuls les prisonniers avec une conscience politique sont dignes de notre « solidarité » ... comme si les enfants de la señora Cristina n'étaient pas eux-aussi le résultat du système ... comme si les « lumpen » étaient incapables de tirer des conclusions de leurs expériences et de leurs conditions ... comme si le manque d' « instruction », de « culture », d'argent et de soutien ne constituait pas déjà une punition suffisante et assez d'ostracisme ...

Ces différenciations ne servent à rien en prison, elles n'ont pas de sens, car l'architecture carcérale se charge de « mélanger » les prisonniers, et pas sur la base de leur « idéologie politique », tout au contraire ... Le temps, l'architecture, « le personnel », tout est construit artificiellement ... édifié de manière à ce que les rapports de force et de pouvoir soient réduits au « fonctionnement quotidien », c'est à dire à l'aliénation, à la toute puissance, etc ...

Une des manières de se défendre (une forme d'autodéfense), aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur –puisque le système reste le même d'un côté et de l'autre des murs–, contre ces fausses « séparations » (et compartimentations) est l'organisation informelle ... celle-ci ne repose pas « seulement » sur les actions et ne vise pas uniquement à cela, car à toute activité correspond une « organisation des tâches ». D'ailleurs, elle poursuit simultanément deux fins :

« vivre notre vie, ici et maintenant » tout en nous donnant des buts plus « ambitieux » qui « transcendent » notre propre « individualité », sans pour autant que cela signifie aliéner l'individu sur l'autel d'on ne sait quelle « communauté » ou « communisme » ...

Nous désirons ... tout du moins je désire ... que disparaissent les rapports de pouvoir fondés sur la force ... que nous vivions et agissions selon «*ce que nous avons dans le ventre*» ... que nous voyions les « autres » non pas comme des « objets » et/ou des « sujets », mais comme des individus ...

La liberté ne consiste pas à « aliéner » l'autre, mais à comprendre quels intérêts et désirs nous partageons pour la liberté en commun ... et dans ce sens, à vivre, s'organiser, agir et penser en commun sans «renoncer» à soi-même ... à participer sans déléguer, à se « mettre les mains dans le cambouis », à s'impliquer, à accepter des « responsabilités », etc, etc ...

Aucune organisation n'est au dessus de ma liberté individuelle ... et je ne souhaite pas non plus participer à une révolution où l'on ne pourrait pas danser.

Gabriel

{Traduit de la brochure *Parte de un recorrido, Compilado de escritos de Gabriel Pombo Da Silva*, Barcelone, avril 2013, 44 p.}



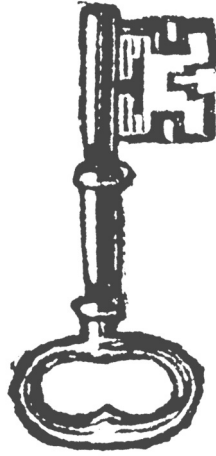
<i>Quelques mots d'introduction</i>	3
<i>Qu'est-ce que la prison ?</i>	5
<i>Historique de la lutte avant les FIES</i>	8
<i>De l'autre côté</i>	11
<i>Autour de l'arrestation des compagnons à Aachen</i>	13
<i>En souvenir de Xosé</i>	15
<i>Solidarité avec les prisonniers en lutte</i>	17
<i>Lettre ouverte aux compagnonnes et compagnons</i>	18
<i>Le microcosme de la prison</i>	21
<i>L'offensive n'oublie pas</i>	23
<i>A un an de la mort de Mauri</i>	25
<i>Toujours avec les rebelles</i>	30
<i>Lettre sur l'opération Ardire</i>	33
<i>Solidarité anarchiste contre l'Europe des polices</i>	38
<i>Un bout de chemin</i>	40

### **Pour lui écrire actuellement \* :**

*Gabriel Pombo Da Silva*  
*Centro Penitenciario Alicante II*  
*Carretera nac 330, km 66*  
*03400 Villena (Alicante)*

*\* Attention, les livres ou publications ne rentrent pas. Comme Gabriel est souvent transféré, on pourra trouver ses nouvelles coordonnées sur différents sites du mouvement anarchiste.*





Une des manières de se défendre (une forme d'autodéfense), aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur – puisque le système reste le même d'un côté et de l'autre des murs –, contre ces fausses « séparations » (et compartimentations) est l'organisation informelle ... celle-ci ne repose pas « seulement » sur les actions et ne vise pas uniquement à cela, car à toute activité correspond une « organisation des tâches ». D'ailleurs, elle poursuit simultanément deux fins : « vivre notre vie, ici et maintenant » tout en nous donnant des buts plus « ambitieux » qui « transcendent » notre propre « individualité », sans pour autant que cela signifie aliéner l'individu sur l'autel d'on ne sait quelle « communauté » ou « communisme » ...

Nous désirons ... tout du moins je désire ... que disparaissent les rapports de pouvoir fondés sur la force ... que nous vivions et agissions selon « *ce que nous avons dans le ventre* » ... que nous voyions les « autres » non pas comme des « objets » et/ou des « sujets », mais comme des individus ...

La liberté ne consiste pas à « aliéner » l'autre, mais à comprendre quels intérêts et désirs nous partageons pour la liberté en commun ... et dans ce sens, à vivre, s'organiser, agir et penser en commun sans « renoncer » à soi-même ... à participer sans déléguer, à se « mettre les mains dans le cambouis », à s'impliquer, à accepter des « responsabilités », etc, etc ...

Aucune organisation n'est au dessus de ma liberté individuelle... et je ne souhaite pas non plus participer à une révolution où l'on ne pourrait pas danser.